VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 8 SEPTEMBRE 1914 NUMERO 17

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
'Phones - - Garry 4264-4265

SA SAINTETE BENOIT XV.

Au milieu des troubles qui désolent le monde et de la grande peine venue aux catholiques de la mort de Sa Sainteté Pie X. une joie profonde leur a été apportée par le rapide choix d'un successeur à l'illustre pontife que le chagrin a conduit au tombeau.

Le cardinal Giacomo Della Chiesa, archevêque de Bologne, élevé au cardinalat le 25 mai dernier, est maintenant le chef de la catholicité, le successeur de Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ, sous le nom de Benoit XV.

Ca été le plus grand événement de la semaine—et pour les protestants et pour les catholiques—tout comme la mort de Sa Sainteté Pie X l'avait été peu auparavant, rejetant au second plan la bataille des nations.

Car quoi que fassent et quoi que disent les ennemis de l'Eglise, la Papauté demeure pour les incroyants comme pour les croyants le plus grand et le plus majestueux des pouvoirs. Et que le chef de la catholicité soit prisonnier au Vatican, dépouillé de son patrimoine temporel, cela n'empêche qu'il commande le respect et l'admiration de tout l'univers. Le moindre de ses gestes et chacune de ses paroles ont leur répercussion dans la vie des nations.

Du seul point de vue humain, la Papauté a droit de la part de l'humanité à une éternelle reconnaissance. Depuis dix-neuf siècles elle a été le grand principe de l'ordre et de la paix car son histoire et celle de l'Eglise ne font qu'un tout, ne se peuvent séparer. Elle a protégé et conservé la vérité au genre humain; porté la civilisation chez les peuples barbares; elle a été le rempart de l'ordre en Europe contre les invasions de l'islamisme; elle a été la protectrice des études et la conservatrice de la science et des arts.

C'est par un appel à la concorde, à l'union, à la paix que s'est clos le glorieux pontificat de Sa Sainteté Pie X. Et c'est sur un semblable appel que s'ouvre celui de Sa Sainteté Benoit XV.

Au-dessus de l'obscure mêlée des intérêts et des passions humaines, la Papauté demeure comme un phare lumineux pour indiquer aux peuples la voie de la paix.

LA POLOGNE RESSUSCITEE

Partout, on a accueilli avec joie l'engagement du tzar de Russie à reconstituer la Pologne dans ses anciennes limites territoriales avec les libertés nécessaires au plein épanouissement de son individualité nationale. Ce serait la fin d'une des plus grandes iniquités de l'histoire, d'une des plus monstrueuses félonies déterminées par l'intérêt de gouvernements avides.

* * *

Il y a près d'un siècle et demi que dure ce crime. Dès 1772. la Pologne perdait un cinquième de son territoire. Un second partage, en 1793, la réduisait à un tiers de son territoire primitif. Trois ans plus tard, la Russie, la Prusse et l'Autriche consommaient définitivement leur crime et la Pologne était rayée de la carte européenne. Mais si la Pologne disparaissait en tant que territoire, elle ne cessait point d'exister en tant qu'entité nationale, irréductiblement fidèle à sa langue, à sa foi et à ses traditions. Et pour que fût complet le démembrement de la Pologne, un travail de dénationalisation et d'assimilation devait se faire. Polonais sous le joug russe, polonais sous la férule autrichienne, polonais sous la botte prussienne devaient cesser d'être polonais, de parler leur langue et devenir, eux, d'un même sang, parlant un même idiôme, partie russes, partie prussiens et partie autrichiens.

Avec tenacité et brutalité, les trois gouvernements spoliateurs ont poursuivi leur oeuvre d'assimilation mais pour n'aboutir qu'à une recrudescence du sentiment national polonais. Plus le peuple polonais s'est senti persécuté, plus il s'est attaché à ce pour quoi on le persécutait. Bien que biffée de la carte européenne, la Pologne, au lendemain d'un siècle et demi de persécutions, n'en survit pas moins. L'offre du tsar, à laquelle la France ne serait pas étrangère, en est la plus éclatante confirmation.

* * *

Cette promesse du tzar de reconstituer la Pologne semble à première vue commandée, imposée par les nécessités des luttes du moment. Jusqu'ici, il faut bien admettre que la Russie a fort malmené ses sujets polonais. Néanmoins, selon des observateurs qui paraissent tenir leurs renseignements de bonne source, il y aurait là plus qu'un mouvement politique exigé par les circonstances actuelles et cet acte du tsar correspondrait à des vues politiques chéries de lui depuis une vingtaine d'années.

M. Gabriel Hanotaux raconte dans le *Figaro* que dès 1896 le tsar préparait la reconstitution de la Pologne contre le gré de son entourage. La conduite toute récente de Nicolas II confirme, au moins partiellement, ce qu'affirme M. Hanotaux. Son influence a fort contribué à l'adoption d'un projet de loi donnant aux Polonais le droit d'ouvrir des établissements où la langue polonaise est presque exclusivement employée dans l'enseignement, rendant du coup la situation des Polonais de Russie de beaucoup supérieure à celle des Polonais d'Allemagne. C'est par son intervention personnelle, à laquelle on ne résiste pas, que le Conseil d'Empire a ravalé son premier vote et approuvé la loi donnant l'autonomie municipale en Pologne russe.

* * *

Quelle influence aura dans le conflit actuel la promesse du tsar? Les Polonais d'Allemagne et d'Autriche iront-ils à la Russie? Il serait assez difficile de l'affirmer à l'heure actuelle. Des succès militaires que remporteront les Russes dépendra probablement l'attitude de ces populations. Quelque apparence de sincérité que puissent présenter les promesses du tsar, les Polonais ont été, dans le passé, si souvent trompés, qu'ils hésiteront fort avant d'y ajouter foi.

Quel que soit l'effet immédiat, l'acte du tsar n'en est pas moins d'une grande importance. Berlin et Saint-Pétersbourg avaient toujours été unis par la question polonaise. Aujourd'hui, elle devient entre eux un principe de désunion, de lutte continuelle car au fond ce n'est qu'un épisode de la bataille du slavisme et du germanisme. Reconstituer la Pologne signifie la guerre à outrance contre la Prusse et l'Autriche. Cela signifie encore et surtout le démembrement de ces deux empires, le recul de leurs frontières. Ce n'est que vaincues que ces deux puissances y consentiront. Et si par hasard la Russie échouait aujourd'hui on peut être assuré que demain elle recommencera la lutte.

LE ROI DE BELGIQUE

Horum omnium fortissimi sunt Belgae, écrivait, il y a vingt siècles, le grand stratège militaire Jules César, et nous voyons confirmer aujourd'hui cete opinion basée, alors comme maintenant, sur des actes. L'attention du monde se porte surtout sur celui qui est l'âme de la résistance aux Prussiens, sur le jeune souverain, le roi Albert, dont le nom complet est Albert-Léopold-Clément-Marie-Meinrad. On dit de lui qu'il est le plus beau monarque de l'Europe et possède une intelligence au moins égale à l'aspect de sa personne.

Il est sans doute le prototype du "Roi Egbert", cette belle figure du dernier ouvrage de Wells "The World set free": un roi réel, à qui le romancier fait dire: "Pour la première fois dans ma vie, je vais être Roi... Je vais être vraiment Roi, et je vais abolir, mettre de côté, finir cette couronne dont je fus si longtemps l'esclave." C'est ainsi que le jeune roi du plus vénérable royaume de l'Europe" exprime, dans le roman, sa volonté de jeter dans la balance son influence, son royaume, et sa couronne, pour la paix mondiale qui doit venir. Que le portrait tracé par Wells soit vrai ou non, il est impossible de le dire, mais l'appréciation qu'il nous a donnée de son Roi n'est pas plus flatteuse que celle que nous donne du roi Albert de Belgique l'*Evening Sun*, de New-York:

"Il est grand—au-dessus de six pieds—bien bâti, large d'épaules, la face un peu joufflue et rosée. Ses cheveux sont presque blonds, ses traits droits et mâles, et toute l'Europe l'appelle son plus beau roi.

Albert est très moderne. Il a voyagé beaucoup et dans ses voyages il a appris plus que quarante touristes américains pourraient apprendre en parcourant l'Europe pendant quarante ans. Il a fait un séjour aux Etats-Unis, passant presque tout son temps à Washington et dans l'Ouest, faisant de Saint-Paul son centre de rayonnement. A son retour, dans un livre, il donna ses impressions de l'Amérique, montrant combien il était sympathique aux idées et aux institutions (1) de notre pays. Avant son mariage il avait fait le tour du monde.

Ce n'est pas un secret en Belgique qu'Albert ne désirait pas régner. Comme son père, le défunt Comte de Flandre, il avait les goûts d'un gentilhomme campagnard de moyens modestes, sans désir aucun de vivre au-dessus de ces moyens. Il a encore aujourd'hui une violente aversion pour l'ostentation et sa vie, comme héritier du trône, était étrangement simple. Après son mariage, on lui proposa de louer pour lui le palais du duc d'Aremberg à Bruxelles; il refusa d'habiter cette demeure somptueuse mais peu familiale, et il choisit pour sa résidence le petit palais du marquis d'Assche, maison qu'habita Bellamy Storer, jadis Ministre des Etats-Unis en Belgique. Il véeut là, avec la princesse Elizabeth, une vie tranquille et simple jusqu'en 1909, date de son avènement au trône.

Ceux qui connaissent intimement le roi Albert lui attribuent les idées les plus modernes sur la royauté. Il aime à travailler et sa routine journalière ferait reculer plus d'un homme d'affaires. Il se lève tous les matins à 6 heures, déjeune à 7 et entame immédiatement sa correspondance, répondant tout de suite aux lettres les plus pressées. Il consacre ensuite deux heures à des travaux mécaniques, son occupation favorite. Depuis quelque temps il s'est occupé beaucoup des chemins de fer projetés au Congo. Avant son avènement au trône, le roi Albert fit un voyage au Congo. A son retour il fit une impression profonde sur l'Europe humanitaire dans un discours prononcé à Anvers, dans lequel il annonçait qu'il prenait la direction du mouvement pour l'amélioration de la condition des nègres et ferait tout en son pouvoir pour changer les conditions cruelles alors en existence.

Ses impressions sur le Congo parurent aussi dans un livre. Albert écrit bien, son style est vigoureux. Il est spirituel et plusieurs de ses ministres, dit-on, ont peur de ses remarques mordantes. Avant de devenir roi, il fit son reportage régulier pour un journal hebdomadaire, écrivit des faits divers, porta sur lui une carte régulière de journaliste et remplit tous les devoirs qui lui furent assignés comme un gratte-papier de profession (2).

Ses autres récréations—ou talents, si l'on préfère,—comprennent bien des choses: il fait de l'auto et de la bicyclette; il a volé en aéroplane; il est bon tireur, monte naturellement à cheval, aime la pêche et s'acquitte volontiers de ses devoirs de soldat. Il est très populaire, même avec les socialistes de son Parlement, et son peuple apprécie son attitude démocratique et raisonnée vis-à-vis de sa position.

Henry Tillman.

(1) Sous bénéfice d'inventaire.
(2) Sous bénéfice d'inventaire.

LE CANADA ET LES ETRANGERS

Ottawa, 2 septembre 1914.

Aux intéressés:—

L'attention du gouvernement a été attirée sur le fait que de persones de nationalité allemande ou austro-hongroise résidant au Canada craignent que leur sûreté ne soit actuellement menacée. Il semble particulièrement qu'elles appréhendent que le gouvernement ne les prive de leur droit de propriété et de la liberté de se livrer au commerce. Ces craintes, si elles existent, sont absolument sans fondement.

L'attitude du Gouvernement est exposée dans une proclamation publiée dans la *Gazette du Canada* du 15 août. Cete proclamation stipule que des mesures restrictives ne seront prises qu'au cas où des officiers soldats ou réservistes de l'empire allemand ou du royaume austro-hongrois chercheraient à quitter le Canada ou lorsque des sujets de ces nationalités feraient ou tenteraient de faire de l'espionnage ou des actes de nature hostile, ou donneraient des renseignements aux ennemis du Roi, ou les aideraient d'autre manière. Même quand des personnes sont arrêtées ou détenues pour les raisons susdites elles peuvent être relâchées dès qu'elles signent une promesse de s'abstenir de tout acte nuisible au Canada ou à l'Empire.

Après avoir représenté qu'il y a nombre de personnes de nationalité allemande et austro-hongroise vaquant paisiblement à leurs occupations ordinaires dans diverses parties du Canada et qu'il est désirable qu'il soit permis à ces personnes de poursuivre ces occupations sans être inquiétées, la proclamation stipule que:

"Ces personnes de nationalité allemande ou austro-hongroise résidant en Canada, tant qu'elles poursuivront paisiblement leurs occupations ordinaires auront la permission de jouir de la protection de la loi et auront droit au respect et à la considération accordés aux citoyens paisibles et soumis à la loi; et qu'elles ne seront ni arrêtées, ni détenues, ni molestées à moins qu'il n'y ait cause raisonnable de croire qu'elles font de l'espionnage, ou qu'elles entreprennent des actes de nature hostile ou tentent de fournir des renseignements à l'ennemi, ou à moins qu'elles ne violent une loi, un arrêté en conseil ou une proclamation quelconque."

Ainsi, tant que ces personnes respectent la loi elles ont droit à la protection et n'ont rien à craindre.

JOSEPH POPE,
Sous-secrétaire d'Etat pour
les Affaires extérieures.

Bibliographie

Bulletin de la Société du Parler français au Canada. Couronné par l'Académie Française. Organe officiel du Comité permanent de la Langue française.

Sommaire

Alphabet phonétique.
Abréviations.
A la mémoire de Pie X.
Honneurs pontificaux.
Le Canada à Rudyard Kipling (poésie), *Gustave Zidler.*
L'action française en Amérique: Solidarité des groupes français, *Amédée Denault.*
Echos français.
Poème en prose: Pour accueillir le "Cantique du Doux parler", *Albert Ferland.*
Questions et réponses, *Bulletin.*
Les livres, *A. R.*
Sarclures, *Le Sarcleur.*
Vieux parler canadien: Cordonnerie domestique, chez l'habitant d'il y a cinquante ans passés, *L'abbé V.-P. Jutras.*
Carnet d'un liseur.
Revues et journaux, *A. R.*
Garde ton coeur (poésie), *Blanche Lamontagne.*
Lexique canadien-français (suite), *Le Comité du Bulletin.*
Au service des intérêts français:
I. Ce qui se dit dans la presse: —Brises de France.—Aux jeunes Canadien.—"L'Eglise a gagné cette victoire."—La lutte pour la culture française.—Pour la foi comme pour la langue.—"Nous nous souvenons"!
II. Ce qui s'accomplit chez Les Canadiens français d'Ontario.—En Acadie.—Les nôtres de la Nouvelle-Angleterre.—Dans la province de Québec, *A. D.*
Ligue des droits du français: Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie (à suivre).

Rédaction et administration: *La Société du Parler français au Canada,* Université Laval, Québec.

Abonnement: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

EMPETRE

C'est maintenant contre l'*Action Sociale* que le *Free Press* dirige ses foudres. Ce malheureux organe ultramontain, publié à Québec, aurait tout simplement demandé la création d'une province polonaise, en plein Manitoba.

Franchement, nous croyons que le *Free Press* s'est fourré le doigt dans l'oeil jusqu'au coude et un peu plus loin encore.

D'abord, il est faux que l'*Action Sociale* ait publié un semblable article. Cet article est de nous, la *Liberté* du 18 août, et notre confrère québecois n'a fait que le reproduire en indiquant sa provenance et en le faisant précéder de quelques commentaires approbateurs.

Secondement, il n'a jamais été question de créer au Manitoba une Pologne canadienne. Pour affirmer cela, comme fait le *Free Press*, il faut ne point savoir le français—dans ce cas on n'a qu'à se taire—ou être de mauvaise foi et délibérément fausser le sens d'un texte.

Nous avions écrit: "Mais la Russie, mais la Prusse et l'Autriche ne sont pas seules à avoir leur province polonaise où l'on s'efforce d'arracher à l'enfant le parler maternel. *Avec un peu de bonne volonté, sans même quitter le Canada, le* Free Press *peut trouver à dénoncer l'existence d'une petite province polonaise canadienne: qu'il veuille bien jeter les yeux sur les comtés canadiens-français de la province d'Ontario.*"

Ce texte est clair. Il ne fait qu'établir l'analogie existant entre le cas des Polonais d'Europe et celui des Canadiens français d'Ontario. Des Polonais établis en ce pays, il n'en est aucunement question. Prétendre enfermer le sens de la phrase "Avec un peu..." dans les deux phrases suivantes est ridicule. Il faudrait ignorer le français pour admettre que "With a little good will the *Free Press*, even without leaving Canada, could have extended its remarks to a small Canadian Polish province. Let it cast its eyes on the French-Canadian counties of the province of Ontario." rend le sens de la phrase incriminée. Des deux membres de notre phrase, absolument inséparables, ayant un sens bien précis et posant nettement une analogie, le traducteur du *Free Press* fait deux phrases supprimant l'analogie comprise dans le texte français et introdusant dans le débat les Polonais du Manitoba. A vrai dire, cette traduction anglaise est plutôt obscure. Et comme nous le notait un de nos amis anglais auquel nous montrions le texte français et la traduction qu'en donne le *Free Press*, cela n'a aucun sens, ne vaut rien dire et ne se peut comprendre sans le texte français.

* * *

Ou le *Free Press* n'a pas compris le texte français ou il l'a délibérément faussé pour se donner le plaisir d'insulter un organe catholique et l'Eglise. Et comme le *Free Press* a déjà prouvé qu'il était capable d'une exacte traduction d'un texte français nous nous en tiendront à la dernière hypothèse.

Elle est plus dans ses moeurs et conforme à sa nature.

LES CATHOLIQUES AU BRESIL

Nous avons parlé quelquefois de la renaissance catholique du Brésil contemporain.

Un de nos confrères d'Anvers, profitant du passage dans cette ville de S. G. Mgr Duarte, archevêque de São-Paulo, une des quatre grandes villes brésiliennes, lui a demandé quelques renseignements sur la situation du catholicisme dans son pays.

Mgr Duarte, dit notre confrère, est âgé de 45 ans: il est Brésilien de naissance, mais s'exprime admirablement en français. Son profil, particulier de sa race, s'illumine d'un regard à la fois vif et doux, caractéristique d'une âme bien trempée et portée naturellement vers la bonté.

La population du Brésil est en grande majorité catholique, a dit l'archevêque. L'essor du catholicisme date de la République, non que celle-ci s'y soit montrée spécialement favorable, mais parce que la liberté de l'Eglise fut inscrite dans la Constitution et effectivement respectée.

Le respect de cette liberté, dont nous profitons amplement, est garanti par l'existence d'une Cour suprême à laquelle nous pourrions éventuellement recourir si nous jugions lésés par quiconque, fût-ce par le président lui-même, nos droits constitutionnels.

Sous ce régime de liberté, l'organisation catholique s'est développée. Elle compte à présent un cardinal, 9 archevêques et 51 évêques. Le territoire civil de São-Paulo, qui, jusqu'en ces derniers temps, constituait un seul évêché, a été érigé en archevêché et divisé en 6 diocèses.

Malheureusement, le manque de prêtres se fait sentir. Mon archidiocèse ne compte que 95 prêtres séculiers et moins de 150 religieux, de tous ordres du reste.

C'est bien trop peu, vu surtout l'étendue des territoires. Mais les vocations sont d'autant plus difficiles que le pays est plus riche et les situations d'avenir plus brillantes pour la jeunesse.

—Le Brésil est-il resté un pays de mission?

—Peu. Les Ordres religieux y sont établis en résidences et travaillent sous la juridiction des évêques et des archevêques.

En fait de missions proprement dites, il n'y en a plus guère que dans le Nord, dans l'Amazone, où se trouvent trois prélatures et trois préfectures.

L'esprit des populations est très bon, très doux, et en quelque manière porté d'instinct vers la foi. Le culte est entretenu par la grande générosité des fidèles; actuellement, à São-Paulo toutes les églises sont en construction ou en reconstruction; nous édifions une belle cathédrale gothique, dont le coût atteindra bien 15 à 16 millions, ce qui correspond ici à 8 ou 10 millions.

—Et les autorités civiles, ont-elles une attitude bienveillante?

—Les autorités civiles, en fait, nous sont plutôt favorables. Elles ne peuvent évidemment ni reconnaître le culte catholique ni le subsidier, mais nous ne souffrons d'aucun ostracisme, et le caractère d'oeuvres d'art de nos églises, de nos statues, etc., leur vaut les mêmes faveurs qu'aux oeuvres d'art profanes.

—Quel est l'état de l'enseignement?

—Il est libre, et les écoles congréganistes sont assez prospères. On ne saurait en dire autant de la presse. La majorité des journaux sont mauvais, et les catholiques n'ont pas encore suffisamment organisé les leurs. C'est ainsi que le seul quotidien catholique de São-Paulo nous coûte énormément. Espérons qu'un progrès sera réalisé en ce domaine.

—Et la Franc-Maçonnerie, Monseigneur?

—Pour ce qui est de la Franc-Maçonnerie, tout en restant mauvaise dans le principe, elle est moins sectaire qu'en Europe. Toutefois, nous ressentons aussi les attaques des francs-maçons étrangers établis chez nous, surtout les italiens.

En résumé, nous pouvons être satisfaits et espérer qu'avec l'aide de Dieu le catholicisme prospérera toujours chez nous. Mais je m'en voudrais d'oublier jamais les ouvriers de la première heure, et je tiens à proclamer que le Brésil catholique est l'oeuvre des Jésuites, comme l'Allemagne catholique est l'oeuvre des évêques.

VALEUR NUTRITIVE DE LA BOISSON

On persiste dans certains milieux à conserver et à propager des illusions mensongères au sujet de la boisson, notamment de la bière et du vin.

Pour dénoncer ce mensonge, nous n'aurions qu'à évoquer nombre de témoignages de médecins et de savants chimistes.

Voici d'autres preuves que nous trouvons dans la *Tempérance*, livraison de juillet, au sujet du fameux "pain liquide" des brasseurs:

Traitant de la valeur alimentaire des boissons enivrantes, le Dr Liebig, dans ses "Lettres sur la chimie", disait: "Nous pouvons prouver avec une certitude mathématique que la quantité de farine qu'on peut mettre sur la pointe d'un couteau possède plus de valeur nutritive que cinq mesures de la meilleure bière Bavière; qu'une personne consommant journellement cette quantité de bière a pris, au bout d'une année, et cela dans les cas les plus favorables, exactement la valeur des matières nutritives contenues dans un pain de cinq livres ou en trois livres de viande."

Ecoutons maintenant la voix autoritaire du Dr Bienfait:

"L'eau de vie, le cognac, le rhum, aucune liqueur spiritueuse ne nourrit me direz-vous; mais en est-il de même de la bière et du vin? Ces boissons provenant du grain et du raisin, doivent posséder une réelle valeur alimentaire. Nous n'hésitons aucunement à affirmer que c'est là encore une erreur. Le grain et le raisin sont nourrissants, oui; mais la bière et le vin ne le sont pas. En effet, ces matières ont subi des changements et précisément par ces opérations, les substances utiles ont disparu; celles-ci ont été partiel- 5 pour cent et le vin 1 pour cent de matières utilisables. Le pain, au contraire, en contient plus de 50 pour cent! La différence est colossale; aussi la bière, loin d'être du "pain liquide", trompe la faim sans l'assouvir, parce que son volume considérable remplit simplement l'estomac. Notons en passant que bon nombre de maladies de l'estomac n'ont d'autre origine que l'usage immodéré de la bière ou du vin."

Voilà la vérité.

CRUAUTE ET BLASPHEME

A la veille de la guerre, pour détourner la France de marcher avec la Russie, la presse allemande se répandit en menaces brutales contre la France.

Voici un échantillon de cette prose sauvage, où le blasphème contre la Sainte-Vierge se mêle à la haine contre la France. Nous l'empruntons à l'organe nationaliste allemand "National Zeitung".

"Quoi qu'il soit réservé par la Providence à l'Allemagne, c'est sur la France qu'elle se rabattra pour se dédommager, mais dans une autre mesure qu'il y a quarante-quatre ans. Ce ne sera plus cinq milliards qu'il faudra payer pour se racheter, mais peut-être trente.

"La sainte mère de Dieu de Lourdes aura beaucoup à faire si elle, la miraculeuse, doit guérir tous les os que nos soldats casseront aux jeunes gens de l'autre côté des Vosges. Pauvre France. Il est encore temps pour elle de changer d'avis, mais dans quelques heures il sera trop tard. Alors la France sentira les coups reçus pendant plusieurs générations. Mais tu l'as voulu, Georges Dandin!"

L'avenir fera voir ce que valaient ce blasphème et ces menaces.

LA CIVILISATION ALLEMANDE

Un peuple en progrès: il se contente dans cette guerre de piller, voler, tuer les femmes et les enfants et les non combatants, d'éventrer et a achever les prisonniers de guerre.

Témoignages de journaux belges.

Un de nos amis nous communique des numéros du *XXème Siècle*, un grand quotidien de Bruxelles, en date des 14 et 15 août. Ils contiennent de copieux récits d'atrocités de la part des Allemands. La plupart sont en quelque sorte des d clarations officielles.

Exercice illégal de l'art de la médecine.

A l'ambulance franco-belge de Bruxelles. Un soldat blessé—un Brugeois nommé De Coene—est couché dans un lit. Il a reçu une balle dans la jambe. Pendant que les médecins soignent ses camarades, avant d'arriver à lui, il a décidé, dans sa haute sagesse, de se soigner lui-même. Sous les couvertures on le voit qui remue, les draps et pousse une exclamation de triomphe:

—Ik heb ze! (Je l'ai!)

En effet, il l'a.

Tout fier de ses talents chirurgicaux, il exhibe la balle qu'il vient d'extraire de sa jambe, en fouillant et creusant la plaie au moyen de son couteau—un vieux couteau crasseux.

Un docteur accourt, contemple, tout ahuri, le chirurgien, improvisé qui nettoie la balle avec un coin du drap de lit. Il s'efforce de prendre une grosse voix pour réprimander son simpliciste confrère, tout en lavant d'urgence la plaie que le couteau a pu linfecter. Puis des infirmiers pansent la jambe blessée et l'entourent de bandes de toile. Le soldat semble trouver tout ce luxe bien superflu.

Des Français, à qui l'on vient de raconter les phases de l'opération, viennent voir le héros de l'histoire.

Et l'un d'eux résume ainsi son opinion:

—Zut! s'ils sont tous comme celui-là, les Belges!...

Cruautés allemandes.

Les Prussiens n'ont pas manqué de faire preuve de la plus froide cruauté au cours du combat d'hier. Ce sont des bandits en uniforme plutôt que des soldats.

Voilà un fait qui s'est produit à Haelen et qui m'a été rapporté par un témoin oculaire:

Mercredi, vers 9 heures, les cavaliers allemands furent signalés; immédiatement tous les habitants se réfugièrent dans les caves. Quelques minutes après, les Prussiens, arme au poing, descendirent dans les caves et firent sortir les habitants de chez eux, sous prétexte qu'on cachait dans les maisons des soldats prêts à tirer. Un groupe assez nombreux d'hommes furent ligottés, notamment un vieillard de 82 ans: les Allemands les forçèrent à marcher devant eux à la rencontre de nos soldats.

Comme les habitants de Haelen ne se prêtaient de bonne grâce aux désirs de leurs bourreaux, ces derniers leur tirèrent des coups de feu dans le dos. Les nommés G. Michiels, J. Severijns et A. Volders furent ainsi tués. M. C. Loosen, échevin de la commune, reçut une balle dans le genou; M. J. Van Bergen une balle dans la poitrine. Une mère et son enfant qu'elle portait dans ses bras, eurent tous deux le corps transpercé par la même balle.

Un moment auparavant, ils s'étaient saisi du curé du village, un vieillard sexagénaire; ils firent mine de le passer par les armes, puis le pistolet braqué sur sa poitrine le forcèrent à passer la visite de l'église pour s'assurer si personne n'y était caché.

Avant l'arrivée de nos troupes, les pillards germains donnèrent libre cours à leurs instincts. Ils saccagèrent plusieurs maisons, brisant les armoires, éparpillant le contenu sur le sol. Les boutiques où l'on pouvait trouver quelque chose à manger furent pillées, et les cafés subirent le même sort. Ils allèrent jusqu'à déposer leurs ordures dans les lits des habitants.

A plusieurs reprises, ils lancèrent des boulets sur ce village. Le clocher de l'église est entièrement à jour. C'est à coups de canon qu'ils firent tomber le glorieux drapeau tricolore qui flottait tout en haut. Bien des maisons particulières furent également trouées par leurs obus.

Ils tirèrent sur tous nos soldats qui ramassaient des blessés allemands. Un de nos officiers du génie, qui s'était porté en avant pour secourir des blessés du 17e dragons, fut atteint à l'épaule, heureusement peu grièvement, par l'éclat d'un obus qui fut tiré sur lui, de propos délibéré, à une distance de douze cents mètres; et les éclats du même obus brisèrent les vîtres d'une maison transformée en ambulance. Deux soldats du génie, Dalle et Van Meule broeck, se découvrirent et relevèrent leur commandant malgré la proximité de l'ennemi et le sifflement des balles.

Le massacre des habitants de Linsmeau.

Nous recevons la lettre suivante:

C'est en proie à une violente émotion, que je vous transmets les atroces détails d'une scène de sauvagerie inouïe dont les soldats allemands furent les auteurs, lors de leur passage, le 11 août 1914, à Linsmeau, petite localité qui se trouve sur la grand'route de Tirlemont à Hannut, à quelques kilomètres de Landen.

Quelques hussards allemands se trouvant en reconnaissance dans la contrée avaient été surpris par une patrouille de soldats belges qui leur avait tué un officier et fait prisonnier un soldat. Nos troupiers ayant reçu l'ordre de se retirer sur Tirlemont, un détachement de 300 à 400 uhlans se présenta bientôt à Linsmeau avec trois mitrailleuses. Ils accusèrent les habitants du meurtre de leur officier. Or, il est établi de la manière la plus formelle qu'il n'y a eu aucune manifestation hostile de la part des habitants.

La première personne qu'ils virent était un jeune homme; ils le passèrent immédiatement par les armes, sous prétexte que c'était un espion. Un voisin subit peu après le même sort. Dans une autre maison, ils égorgèrent l'homme et la femme puis, mettant le feu à l'habitation, lancèrent les deux cadavres dans les flammes en présence du fils des victimes qu'ils forcèrent d'assister à cette scène atroce, mais auquel ils ne firent aucun mal.

Les brutes, continuant leurs exploits, incendièrent dix fermes et tuèrent encore deux personnes. Dans les autres maisons, ils détruisirent tout, prirent les provisions et emportèrent le mobilier dans la campagne.

Ils rassemblèrent alors ce qui restait de la population mâle et lui fit prêter serment sur le corps de l'officier tué qui se trouvait en pleine campagne. Durant le trajet, les officiers allemands ordonnèrent à nos malheureux compatriotes de se mettre à genoux, de se coucher à terre et recommencèrent ce manège bien souvent. Les soldats teutons piquaient de leurs baïonnettes ceux qui n'étaient pas assez agiles pour obéir.

Un des nôtres qui avait voulu se sauver au cours de ce véritable calvaire fut frappé de deux balles et vient de succomber.

Les habitants furent retenus prisonniers pendant une bonne partie de la nuit. Les Allemands firent preuve d'un cynisme épouvantable. Ils demandaient aux habitants s'ils avaient déjà été en aéroplane et, les faisant promener devant la gueule des mitrailleuses, leur disaient que dans un instant ils allaient s'envoler en morceaux dans l'espace. Puis, ils les mettaient en joue avec leurs revolvers et tiraient de façon que la balle effleurât la tête et emportât les oreilles. Pendant toute cette ignoble scène, un officier répétait continuellement en français: "Il faut les fusiller tous, c'est la loi".

Les brutes lâchèrent enfin les malheureux, sauf une dizaine d'habitants dont le garde champêtre. Ils attachèrent ces derniers à leurs mitrailleuses, les mains en croix. Quelques-uns, ne pouvant suivre, furent attachés par les pieds, la tête heurtant le pavé. Impossible d'imaginer les atroces souffrances qu'ont supportées ces martyrs de la barbarie germanique.

Le bilan de cet affreux carnage se résume ainsi: huit tués, dix disparus dont on ignore le sort.

Dans un village voisin, les Allemands ont fusillé trois hommes. Pourtant les habitants leur avaient donné tout ce qu'ils demandaient.

Le bourgmestre,
(Signé) *Minsart*."

P.S.—Les dix personnes dont on ignorait le sort ont été retrouvées jeudi matin, deux jours après l'attentat: elles avaient succombé à la suite des mauvais traitements endurés. Le corps du garde champêtre n'était plus qu'une bouillie.

Les barbares à Saint-Trond.

Un de nos amis qui a pu revenir de Saint-Trond à bicyclette nous a fait le récit suivant des incidents dramatiques dont il vient d'être le témoin à Saint-Trond:

—C'est les 5, 6 et 7 août que les patrouilles allemandes ont fait leur apparition dans notre ville. Depuis quelque temps déjà plusieurs appareils Taupe survolaient notre région et nous avait prévenu de l'imminence d'un envahissement. La division de cavalerie belge était logée à Brusthem et dans les environs. J'habite moi-même ce village et j'hospitalisais un lieutenant des carabiniers cyclistes et quatre officiers du 3e escadron des lanciers. Le 8 août au matin, je me trouvais dans les champs lorsque je fus surpris par un escadron de deux pelotons de cuirassiers et un peloton de hussards de la mort. Sous la menace des armes, je fus fouillé, fait prisonnier et surveillé par un sous-officier et deux soldats allemands. Trois quarts d'heure se passèrent ainsi. Soudain j'entends des balles siffler à mes oreilles; je m'étends sur le sol. Le sous-officier qui me regarde reçoit une balle qui lui enlève trois doigts et le revolver qu'il tenait braqué sur moi tombe à mes pieds. Mes trois gardiens s'enfuient précipitamment sans oser regarder derrière eux, abandonnant leur lances sur le terrain.

J'aperçois alors accourant vers moi les lieutenants Kervyn de Lettenhove et Daufresne de la cavalerie. Les soldats qui les accompagnent sont heureux et pleins d'entrain, mais les pauvres chevaux paraissent épuisés.

Le lendemain 9 août, je pars pour Saint-Trond. J'avais une course à faire à la gare et je me dirigeais de ce côté lorsque brusquement vers 3 heures de l'après-midi, j'entends sur ma droite un feu de tirailleur. J'aperçois au même instant six chevaux démontés galopant sur la chaussée de Tongres. Je me hâte et en arrivant à Saint-Trond, je vois un soldat allemand que l'on transporte à l'hôpital. Il vient d'avoir la gorge trouée par une balle.

Une chasse s'organise derrière un autre soldat allemand, mais la fusillade devient bientôt si nourrie que je dois m'abriter.

Des balles sifflent autour de moi et vont s'écraser sur les murs des maisons. Une automobile passe. Elle porte un grand drapeau blanc. Mais les gardes civiques veillent et tirent: les occupants de l'auto, deux officiers supérieurs allemands venus en parlementaires, sont tués. Aussitôt, grande colère chez les Allemands. Des shrapnels pleuvent sur la ville et l'ennemi menace de tout incendier.

M. Quinten, échevin, ceint l'écharpe du bourgmestre et, précédé du drapeau blanc, se dirige vers les troupes allemandes. La fusillade n'en continue pas moins et l'on voit bientôt plusieurs maisons flamber. De pauvres diables sont tués impitoyablement, d'autres—une cinquantaine—sont liés et attachés solidement, si solidement même qu'ils en conserveront le lendemain des marques profondes.

Les Allemands consentent finalement à accepter les excuses mais ils mettent une condition: toute la garde-civique devra venir le lendemain avant 8 heures sur la chaussée de Tongres, en tenue et sans armes, pour faire amende honorable. Cent soixante gardes civiques étaient réunis le lendemain à l'endroit désigné. Ils pensaient être promptement libérés, mais on les fit prisonniers et on les envoya... en Allemagne.

Le bilan de la journée se résumait ainsi: 18 civils et 40 Allemands tués, cinq paysans tués dans les champs et cinq chaussée de Liége et 4 chaussée de Tongres.

La population de Saint-Trond était affolée. Qu'on en juge à ce détail: une vingtaine de personnes prises d'effroi auraient cherché refuge dans des conduites en ciment déposées chaussée de Liége, au seuil d'une fabrique. Trois personnes, dont le cycliste Thenis s'étaient cachées dans les sous-sols de la fabrique de sellerie Van Slype. Elles y demeurèrent pendant qu'audessus d'elles l'incendie faisait rage. Ceux qui n'avaient pu fuir s'étaient terrés dans les caves de leurs demeures. Des autres, beaucoup auront trouvé à leur retour leurs habitations complètement ravagées. Les Allemands visitèrent un grand nombre de maisons jusqu'aux combles, pillant et saccageant le mobilier. Ils firent partout bombance, dévastèrent les poulaillers et les clapiers. Dans les champs où ils avaient bivouaqué le sol était jonché de cadavres de poules auxquelles ces barbares avaient arraché la tête et de lapins qu'ils avaient tué par plaisir.

Un détail intéressant encore: neuf habitants dont cinq de Brusthem et quatre de Saint-Trond chez qui on avait trouvé de vieux fusils hors d'usage furent faits prisonniers. On incendia leurs maisons en leur présence puis on les traîna dans un champ où on les obligea de manger du maïs mêlé à des excréments!

Heureusement pour eux, un officier plus humain put intervenir à temps et empêcher qu'ils fussent tous massacrés. Il présenta leur défense devant le commandant allemand et obtint leur libération.

Lorque les gardes civiques eurent été faits prisonniers, les troupes allemandes pénétrèrent dans la ville. Elles étaient composées de deux régiments d'infanterie, de quatre régiments de cavalerie et d'un groupe d'artillerie avec mitrailleuses. Les servants des pièces marchaient derrière celle-ci, le revolver au poing. Les cavaliers défilaient par rangs de deux avaient épaulé le fusil dont le canon était braqué sur les maisons.

Arrivés à la Grand'Place l'infanterie s'installa en carré et présentèrent les armes en poussant un triple och! en l'honneur de l'Empereur. Puis les soldats se dispersèrent dans les églises où la soupe chaude amenée par les cuisines portatives traînés par des étalons Mecklembourgeois vint les regaillardir.

Les officiers, accompagnés chacun de cinq hommes armés, se rendirent ensuite dans les maisons pour réquisitionner des vivres. Ils tenaient dans la main droite leur revolver, dans la main gauche des pièces d'or dont ils paraissaient abondamment pourvus.

Deux curés des environs de la ville furent pendus.

Encore un soldat prisonnier fusillé par les Uhlans.

Lundi, à Orsmael, les uhlans ont fusillé un maréchal des logis du 3e lanciers qu'ils avaient fait prisonnier.

Encore qui montrerait, s'il était besoin, à nos soldats qu'ils doivent lutter jusqu'à la dernière cartouche, qu'ils n'ont rien à attendre des Prussiens.

C'est à de véritables brutes q ue nous avons à faire.

Les Prussiens qui ont été battus et écrasés par nos troupes mercredi à Haelen et Tirlemont étaient passés à Landen dans la journée de lundi, de 11 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Dragons, grosse artillerie, artillerie légère et infanterie, formaient une colonne de 6,000 hommes environ. La gare de Landen a reçu la visite d'un détachement. Naturellement ces gentilshommes ont enlevé tout l'argent. A la poste ils ont fait main-basse non seulement sur les plis chargés mais sur toutes les lettres. Cette colonne marchait dans la direction de Namur.

Quelques heures après on a vu revenir sa cavalerie ventre à terre: l'ennemi s'était heurté à nos troupes et battait en retraite précipitamment dans la direction de Saint-Trond d'où il était arrivé.

Ils ont commis dans la contrée toutes sortes d'excès. A Overhespen, ils ont brûlé un fermier dans sa ferme. Le village de Zechlem est en flammes; on les a vus enfoncer les portes à coups de crosse de fusils, attacher aux arbres les paysans inoffensils et les fusiller à bout portant. A Walsbetz, sous prétexte que le cadavre d'un officier allemand avait été trouvé sur le territoire de la commune, des habitants ont été fusillés. (Walsbetz est situé sur la ligne de Lenden, à Hannut). A Rumsdorp, ils ont fusillé quatre paysans qui s'enfuyaient. Gare aux troncs des églises et aux caisses des sociétés qui ont leur siège dans les cafés, les Prussiens les enlèvent quand ils ne peuvent les forcer assez vite.

Est-ce donc à ces hordes de sauvages que nous avons affaire? Ils se conduisent cent fois plus férocement en Belgique que les Prussiens de 1870 en France.

Les officiers envoient en Allemagne des cartes postales affranchies avec un timbre de cinq centimes; quand on leur dit que ce n'est pas suffisant, ils répondent: C'est suffisant en Allemagne et votre pays fait maintenant partie de l'Allemagne. Ces messieurs sont très friands de journaux belges. Raison de plus pour tous les journaux d'être très prudents. Un sous-offificier disait à un de nos compatriotes: "Il faut que nous soyons le 27 à Paris; nous y serons. Notre plan est de contourner Liége et Namur et d'aller vite en France par tous les moyens." Le pauvre diable débitait là la leçon qu'on leur avait faite à tous au début de l'invasion en Belgique, sans réfléchir que ce beau plan, la résistance de Liége l'a tout à fait dérouté.

Un autre disait: "Ce n'est pas aux Belges que nous en voulons, nous respecterons après la guerre votre indépendance, nous ne vous prendrons que le Congo."

Insolence et folie, il n'y a pas d'autres mots!...

Respect aux vaincus

Il ne faudrait pas que la brutalité des soldats allemands gagnât ceux qu'elle révolte à bon droit.

On entend parfois faire touchant le sort à infliger à nos prisonniers de guerre des réflexions dénotant un fâcheux état d'esprit. Dieu merci, ces dispositions ne sont pas celles de tout le monde, et plus d'un de nos prisonniers a déjà rendu hommage aux soins généreux qu'il a trouvés en Belgique. Il faut que tous rencontrent la même bienveillance et c'est pourquoi nous aimons à reproduire une lettre que M. Capelle, procureur du Roi à Namur, vient d'adresser à un de nos confrères:

"Hier, au cours de l'après-midi, des blessés allemands, officiers et soldats, ont été amenés à Namur. Sur la place de la Gare, la foule s'amassa et se mit à huer les prisonniers.

Elle montra une attitude si hostile que l'officier de service fit mettre baïonnette au fusil pour contenir les gens qui entouraient les Allemands. L'attitude de la foule était injuste et lâche.

Injuste, car ces blessés n'ont fait que leur devoir en obéissant à leurs chefs, et ils ont souffert.

Lâche, car ces hommes étaient désarmés et ne pouvaient opposer aucune résistance. S'ils eussent été armés, leurs insulteurs auraient tôt pris la fuite.

Il ne faut pas que de pareilles scènes se renouvellent: il y va du bon renom de la population namuroise, compromis par quelques personnages de dernier ordre.

Je donne ordre à la police de s'opposer à toute manifestation de ce genre et de dresser procès-verbal à charge de tous contrevenants que je me réserve de faire poursuivre avec sévérité."

Très bien!

Nombreuses violations de co nventions internationales.

Le comité d'enquête sur l'observation des lois de la guerre signale les faits suivants commis par les troupes allemandes opérant en Belgique:

1o.—Le dimanche 9 août 1914, une troupe de 9e bataillon des chasseurs de Lauenbourg s'est présenté à l'hôtel de ville de Tongres et a exigé la remise de la caisse communale. Le collège échevinal a protesté et a répondu qu'il ne céderait qu'à la force. L'officier allemand, sans tenir compte de cette protestation, a emporté le montant de la caisse communale s'élevant à 7,620 francs. Il en a donné reçu.

Cet acte constitue une violation évidente de l'article 5 du règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre. Cet article est ainsi conçu: "L'année qui occupe un territoire ne pourra saisir que le numéraire, les fonds et les valeurs exigibles appartenant en propre à l'Etat."

Toute saisie de fonds et numéraires appartenant aux particuliers, aux sociétés privées, aux provinces et aux communes est donc interdite.

2o.—Le mercredi 12 août, au matin, les troupes allemandes se sont emparées de l'encaisse de l'agence de la Banque Nationale à Hasselt, encaisse dépassant deux millions de francs.

La Banque Nationale de Belgique étant un établissement privé cet acte constitue une violation plus flagrante encore de l'article 53 du règlement concernant les lois et coutumes de la guerre.

L'infraction commise par les forces allemandes est d'autant moins justifiable que déjà en 1870-71 le gouvernement allemand avait reconnu l'inviolabilité de l'encaisse de la Banque de France.

Lors de l'entrée des forces allemandes à Reims, le 4 septembre 1870, un officier de l'intendance se présenta à la succursale de la Banque de France et déclara au directeur que l'encaisse de la Banque étant la propriété de l'Etat français, il était dans la nécessité de le saisir. Le directeur de l'Agence protesta immédiatement et le prince royal de Prusse depuis Frédéric III rendit aussitôt un ordre déclarant que "les fonds qui se trouvent à la Banque de France ne peuvent être exposés à aucune saisie ou aucun arrêt tant qu'ils ne sont pas destinés à soutenir l'armée française.

La même solution intervint à Strasbourg où les fonds de la Banque de France après avoir été séquestrés furent finalement res-

Département des patrons



L'ample blouse de ce costume est rattachée à un empiècement sans couture et à épaules tombantes. Au cou se trouve une petite chemisette détachée par un collet en revers. Les manches peuvent êtres longues ou courtes. La jupe en trois morceaux peut être à ceinture régulière ou haute et ferme sur le devant. On peut ou non employer le froncement. Le taffetas, la messaline, la serge et la gabardine, etc., peuvent être employés.

Le patron No 6,724 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 3⅞ d'un tissu de 44 pouces de large avec 5¼ verges d'un ruban de six pouces de large pour le froncement, le collet, les manches et la ceinture et ¼ de verge d'une bordure de 11 pouces pour la chemisette.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Ce costume des plus simples peut se porter dessus les sous-vêtements ou non. La blouse ferme dans le dos et le pantalon se boutonne de travers dans le dos. Sur le devant, une couture descend en droite ligne du cou jusqu'à la ceinture. De nombreux tissus peuvent être employés pour ce costume.

Le patron No 6,737 est pour enfants de 2, 4 et 6 ans. La grandeur moyenne demande deux verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

On proscriait moins de pensées d'un ouvrage si on les concevait comme l'auteur.

Si une pensée ou un ouvrage n'intéressent que peu de personnes, peu en parleront.

pectés par le vainqueur comme propriété privée.

3o.—De multiples violations de divers articles du règlement concernant les lois et coutumes de la guerre ont été portés à la connaissance du comité notamment: des saisies de bicyclettes et de chevaux enlevés par des soldats agissant individuellement sans qu'aucun reçu ait été délivré au propriétaire: des exécutions de militaires prisonniers: des tirs contre les ambulanciers ramasant des blessés et contre des ambulances couvertes par le drapeau de la Croix-Rouge: des incendies de maisons et de fermes, représailles exécutées après la cessation des engagements, pour la seule raison que ces bâtiments ont été employés par les troupes régulières belges comme abri contre l'ennemi: des tirs contre des particuliers paisibles et contre des cyclistes en promenade.

Le Comité proteste également contre les prises d'otages exécutées par les autorités allemandes tant à Liége que dans le Luxembourg belge; cette pratique pratique étant aujourd'hui condamnée par le Droit des Gens. En 1913 l'Institut de Droit International dans sa session d'Oxford a voté par 43 voix contre 8 un article portant: "Il est interdit de prendre des otages."

Comment les batailles de Liège sont racontées en Allemagne.

Une agence allemande et juive publie une dépêche du quartier général allemand exposant que la réserve observée jusqu'ici par les Allemands, en ce qui concerne le siège de Liége, a eu pour seul motif la nécessité de ne pas trahir les plans de l'état-major.

"Maintenant, ajoute ce communiqué, il n'y a plus de danger à publier la vérité. Les Allemands n'avaient, il y a quatre jours, devant Liége, que de faibles forces, afin de ne pas laisser deviner une action assez hardie par une inutile concentration des troupes à l'avant. Les troupes belges se sont mal battues et leur courage a été brisé. Si l'armée allemande a rencontré des difficultés, cela tient uniquement au terrain très défavorable, par suite des pentes montagneuses et boisées, et à la résistance traîtresse de la population civile. Des femmes même prenaient part au combat, dans les villages et au fond des vallées, tiraient sur les troupes, sur les médecins et sur les blessés même. Pour mettre fin à l'insurrection, il a fallu décrire des villages entiers, ce qui a permis enfin aux troupes courageuses de l'Allemagne de pénétrer dans la ceinture des forts et de s'emparer de la ville. Bien qu'une partie des forts se maintienne encore, aucun ne tire plus. Si on ne les a pas pris, c'est pour ne pas répandre inutilement une goutte de sang allemand. A l'heure actuelle, nul ne peut enlever Liége aux Allemands."

Le kaiser continue à chauffer l'enthousiasme de son peuple, enthousiasme si artificiellement provoqué qu'on ne l'entretient qu'à coups de fausses nouvelles.

Le 31 juillet des journaux de Cologne annonçaient en manchette: "Assassinat de Poincaré. Meurtre du tsar". Vendredi dernier, des affiches collées au coin des rues apprenaient à l'Allemagne en délire ces simples nouvelles: le Louvre était en feu: la Commune était proclamée à Paris; la C. G. T. avait fait le siège de la gare du Nord pour empêcher le départ des réservistes; Anvers était en flammes; Bruxelles en cendres, et le roi Albert fuyait vers Ostende.

La "Gazette de Cologne" reproduisait sans broncher ces informations.

A la rigueur, on comprendrait que les Allemands tentent par ces mensonges de surexciter le courage de leurs troupes, courage qui paraît des plus modérés. Mais ce qui est au moins audacieux, c'est qu'ils répandent ces absurdités parmi des nations qui conservent le contrôle entier de la vérité, la Suisse par exemple.

La presse helvétique est inondée de ces fausses nouvelles d'origine allemande.

Quelques exploits de soldats allemands dans la région de Saint-Trond.

Dimanche dernier, dit un de nos confrères, 500 uhlans arrivaient à Saint-Trond, vers 5 heures du soir, après avoir brûlé trois fermes à Mielen-sur-Aalst.

La garde civique de Saint-Trond voulut les empêcher d'entrer en ville et ouvrit un feu de salve. Sinq uhlans roulèrent sur le sol. Les Allemands ripostèrent par une fusillade nourrie. Dix gardes civiques furent blessés. Deux spectateurs civils, dont un chef facteur du chemin de fer, furent tués.

Les uhlans s'emparèrent ensuite de la ville qu'ils barricadèrent. Pendant deux jours, toute la population fut cernée. Il y eut des scènes d'atroce désespoir; des gens restèrent quarante-huit heures sans manger.

L'officier supérieur qui commandait les uhlans obligea les gardes civiques et les habitants détenant des armes à déposer celles-ci.

Pendant leur séjour, les soldats allemands ne molestèrent plus les habitants; ils se contentèrent de réquisitionner les vivres, offrant de payer. Mais les habitants refusaient l'argent.

Mardi matin, ils évacuaient la ville, battant en retraite vers Tongres, mis nous savons que mercredi matin une partie des uhlans sont rentrés à Saint-Trond.

Une ferme mise à sac.

Le dimanche soir, une centaine de uhlans se dirigèrent vers le village de Velm, situé à une lieue de Saint-Trond.

Ils prirent possession de la ferme Thenaerts; le fermier, qui s'était réfugié sous le toit, avec M. Thiran, comptable du député Peten, et la servante, purent échapper à la rage des assaillants. S'établissant ensuite en embuscade, ils ramassèrent tous ceux qui passaient, hommes, femmes et enfants, au nombre de vingt-cinq, enfermèrent ce groupe comme otage, avec l'intention de placer ces malheureux devant eux si les belges devaient revenir.

Les vingt-cinq otages durent passer toute la nuit sous la surveillance de deux sentinelles.

Les uhlans firent bombance, vidèrent les buffets, et burent le contenu de plus de 200 bouteilles de vin. A l'aube, ils s'éloignèrent, se dirigeant vers les environs de Tirlemont, où ces bandits furent châtiés par nos troupes.

La rage des vaincus.

Bon nombre prirent la fuite, s'éparpillèrent vers Attenhoven, Velm et Saint-Trond.

Une panique folle décuplait leur vitesse. En passant à Velm, des fuyards défoncèrent la porte d'une petite maison agricole. Le propriétaire, un nommé Deglin, alla au-devant d'eux. Ils tirèrent dessus et le blessèrent à mort.

D'autres saisirent la femme, en chemise, et son garçonnet de 10 ans, et les entraînèrent à un kilomètre de là. Les malheureux purent s'enfuir dans les campagnes.

La rage des fuyards était si grande qu'en traversant le village de Velm ils tirèrent des coups de feu sur toutes les maisons, sur les fermes et même sur l'église. Tous les habitants de Velm s'étaient réfugiés dans les caves.

Les uhlans avaient capturé cinq civils, des ouvriers, qu'ils massacrèrent dans les champs.

C'étaient de pauvres diables qu'ils avaient réquisitionnés comme guides et qu'ils payaient ainsi de leur obligeance. Aux environs de Landen, des uhlans avaient réquisitionné trois petits cultivateurs en train de conduire du fourrage. Ils les prièrent de les accompagner jusqu'à la route de Kerekom (Hannut). Après avoir déchargé docilement son fourrage sur les fourgons allemands, un des cultivateurs pu s'enfuir. Il fit bien, car les deux autres, après avoir été ligottés, furent fusillés sur place.

Au même endroit, on a trouvé trois ouvriers agricoles ayant la gorge coupée.

Mardi matin, on a découvert dans la campagne, aux environs de Velm, le cadavre d'un homme d'une trentaine d'années, vêtu avec élégance. On trouva sur lui des papiers au nom de M. le chevalier Willy Fercy. Il avait été ligotté et portait deux blessures à la tête.

Le cadavre a été déposé à la maison communale, dans un cercueil provisoire.

Cinq blessés sont soignés au pensionnat de Velm.

Dans le pays de Jodoigne.

M. Houbotte, pharmacien à Jauche, près Jodoigne, rentrait paisiblement d'une promenade à Hannut, quand il fut arrêté par huit hussards et un officier allemands. L'officier intima à M. Houbotte l'ordre de marcher devant lui, sa bicyclette à la main, ajoutant que, si des soldats belges tiraient sur eux, Allemands, ils abattraient immédiatement l'infortuné pharmacien. Sur cette soi-disante promesse, M. Houbotte, qui voyait luire un revolver auprès de sa tempe, prit sa marche vers Jauche, réfléchissant en silence aux moyens de s'esquiver. Arrivé à une cinquantaine de mètres de sa maison, M. Houbotte, jugeant proche le moment où l'on rencontrerait des soldats belges, brûla la politesse à ses gardiens.

Ceux-ci, selon leur promesse, lui envoyèrent un décharge dont deux balles atteignirent le malheureux, puis, le voyant tomber, ils crurent l'achever par trois coups de lance. M. Houbotte est actuellement soigné à l'hôpital Saint-Jean. Malgré ses cinq blessures, on a bon espoir de le voir rétabli bientôt.

Empoisonneurs...

Un soldat a déclaré à un de nos confrères qu'un aviateur allemand passant au-dessus de nos troupes, a fait pleuvoir sur elles une quantité de petits cubes de potage en poudre. Les Allemands croient sans doute que nos soldats affamés s'empresseront d'améliorer leur ordinaire au moyen de ces comprimés. Ils en seront pour leurs frais d'imagination. Nos braves troupiers, mis en défiance par la largesse de nos ennemis, ont constaté que ces produits alimentaires peu recommandables malgré l'énorme publicité faite pour eux dans notre pays, contiennent des matières toxiques extrêmement dangereuses. Les expériences faites sur des animaux ont été concluantes.

Une scène d'horreur.

Un lancier a raconté une scène épouvantable dont il fut le témoin.

—Un carabinier cycliste avait été fait prisonnier par des uhlans, aux environs de Haelen. Les uhlans l'attachèrent avec des cordes à un arbre puis ils le fusillèrent, et comme le malheureux agonisait, ils lui ouvrirent le ventre et prirent plaisir à lui arracher les entrailles!

Hier et aujourd'hui.

Toast prononcé le 28 juillet 1905, à Anvers, par le comte de Wallwitz, ministre d'Allemagne à Bruxelles.

Rappelons-le sans commentaires:

"C'est en bonne voisine, avec intérêt et sympathie, que l'Allemagne a suivi votre marche en avant. Nos sympathies vous sont acquises: elles convergent vers le même point que notre propre intérêt. C'est une Belgique forte que nous désirons, tant au point de vue politique qu'au point de vue commercial. EN PASSANT, JE PUIS DIRE QUE POUR NOUS AUTRES, ALLEMANDS, LE MAINTIEN DU TRAITE DE GARANTIE A LA NAISSANCE DE LA BELGIQUE ACTUELLE EST UNE ESPECE D'AXIOME POLITIQUE AUQUEL NUL NE SAURAIT TOUCHER SANS COMMETTRE LA PLUS GRAVE DES FAUTES."

LES ANGLO-FRANCAIS REFOULES SUR COMPIEGNE

Les Allemands avancent malgrè des pertes épouvantables, mais ne parviennent pas à briser notre ligne de combat

FOULES UR COMPIEGNE

Paris, 4.—Les Allemands continuent à faire porter sur notre aile gauche tout le poids de leur attaque, tandis qu'ils faiblissent ou restent inactifs sur les autres points de l'immense front.

Les Allemands ont refoulé les troupes anglo-françaises jusqu'à la forêt de Compiègne; mais, d'autre part, nous poursuivons nos progrès en Lorraine et nous sommes établis sur la rive droite de la Sanon (affluent de la Meurthe), tandis que les Allemands restent inactifs dans les Ardennes et en Alsace.

Les alliés anglo-français ont renforcé considérablement leurs lignes et des réserves ont été amenées sur de nouvelles positions, derrière le front de combat actuel.

Le ministère de la guerre a publié cet après-midi le bulletin suivant:

"Hier, sur notre aile gauche, un corps de cavalerie allemande en marche sur la forêt de Compiègne, eut un engagement sévère avec les troupes anglaises. Les Anglais ont pris dix canons à l'ennemi.

"Un autre corps de cavalerie allemande s'est avancé jusque sur la ligne Soissons-Amzy-le-Château.

"Dans la région située entre Rethel et la Meuse, l'ennemi n'a montré aucune activité.

"En Lorraine, nous continuons à progresser, nous occupons la rive droite de la Sanon, affluent de la Meurthe.

"Dans la Haute Alsace, les Allemands semblent n'avoir laissé qu'un rideau de troupes devant Belfort.

"Dans la région du Nord, on ne signa le pas d'ennemis dans les environs de Lille, Arras, Douai, Béthune et Lens."

On annonce que des fractions appartenant à plusieurs corps d'armée allemands sont rentrées en Allemagne.

Un sergent blessé dans les environs de Compiègne, a déclaré à son arrivée à la gare du Nord, qu'il avait assisté à l'anéantissement de toute une division de cavalerie allemande, par l'artillerie française.

Des réfugiés venant de Crépy-en-Valois dans l'Oise, annoncent que les Allemands ont été repoussés dans cette région et que les Allemands ont subi des pertes très sévères.

Le nombre des blessés arrivant dans différents points de la France, indique que le combat se continue avec acharnement. Hier, 700 blessés sont arrivés à Cherbourg, 500 à Orléans et 200 à Paris.

Tous les hôpitaux du sud de la ville sont remplis de blessés, venant du nord.

Parmi ceux-ci, il ya de nombreux Anglais.

Les blessés louent hautement la bravoure de l'infanterie allemande, mais signalent que celle-ci est sacrifiée par les officiers qui les tiennent en action contre l'artillerie sans tenter de réduire au silence l'artillerie des alliés ou de se couvrir. Les soldats marchent droit devant eux en masses compactes jusqu'à ce qu'ils soient presque anéantis.

On signale que le nombre de prisonniers pris par les Français est de plusieurs milliers.

Plusieurs pelotons d'éclaireurs uhlans ont été coupés. Plusieurs officiers allemands faits prisonniers admettent qu'ils ont été complètement surpris par la ténacité des alliés.

Ils avaient espéré écraser complètement la ligne de défense française par une attaque générale en force, mais se sont rendu compte que c'était impossible.

* * *

Londres, 5.—Le "Times" publie la dépêche suivante de son correspondant de Paris:

"Les arrangements qui avaient été pris pour faire parvenir à l'ennemi toutes les provisions nécessaires n'ayant, dit-on, pas abouti, les soldats allemands, à diverses reprises, se sont vus dans la nécessité de se nourrir de viande de cheval.

"Le transport des troupes anglaises s'effectue admirablement. Une seule locomotive a été perdue et il y a eu, dit-on, très peu de morts.

"Dans la partie nord de l'Oise, l'armée anglaise s'est battue admirablement."

Les nouvelles que nous avons reçues de deux sources différentes, sont les premières informations vraiment exactes que nous avons eues depuis la bataille de Mons.

La bataille a fait rage, dimanche et lundi et, grâce à leur nombre, les Allemands ont réussi à obtenir une légère avance.

Les experts militaires font bien remarquer qu'étant données les positions occupées par les alliés dans le nord de l'Oise, l'avance des Allemands deviendra de plus en plus difficile en raison de la configuration du terrain et des défenses artificielles qu'ils rencontreront.

Il devient évident que sur toute la ligne de l'ouest les alliés font traîner les choses dans l'espoir que les forces allemandes seront bientôt épuisées.

* * *

Middlekerke (Belgique), 5.—Un membre de la Croix rouge, qui est arrivé à Mons a raconté qu'un officier allemand lui avait dit que dans la bataille qui avait eu lieu à Cambrai, mercredi dernier, les Allemands avaient perdu 25,000 soldats.

Le canal entre Mons et Condé est rempli de corps de soldats allemands.

L'HEROIQUE DEFENSE DES TROUPES ANGLAISES

Nouveaux détails sur les batailles d'Arras, de Mons et de Tournai

Londres, 2.—Le correspondant du "Telegraph" à Arras, parlant du combat de Cambrai dit:

"Cambrai a été occupé mercredi par les Allemands malgré les efforts des troupes anglaises. La défense de la frontière franco-belge de Lille à Valenciennes avait été confiée aux Anglais qui firent tout ce qui était en leur pouvoir pour arrêter la marche des Allemands, mais les conditions du combat étaient défavorables.

"Les Anglais n'avaient ni artillerie, ni mitrailleuses, mais ils avaient reçu l'ordre de conserver Cambrai à tout prix. Ils se battirent avec acharnement pendant trois heures, mais furent finalement forcés, malgré leurs efforts de se replier sur Arras."

Un sous-officier de l'armée anglaise, le sergent Loftus, a écrit à son frère les détails suivants sur la bataille de Mons:

"Nous fûmes attaqués au moment où nous ne pensions plus voir un Allemand. Le réveil venait de sonner quand une de nos patrouilles de cavalerie se replia sur nous, annonçant l'approche en force de l'ennemi.

"Nous nous retirâmes dans les tranchées pendant qu'un duel d'artillerie s'engageait. Une demi heure après, l'infanterie ennemie apparaissait. Nos feux de salve firent de terribles trouées dans leurs rangs.

"Le combat dura toute la journée. Malgré tous leurs efforts, les Allemands ne purent nous déloger de nos positions.

"Le lendemain matin, avant l'aube, nous reçumes l'ordre d'abandonner nos positions. Nous étions très urpris de cet ordre, mais nous obéimes sans murmurer.

"La cavalerie allemande se méprenant sur notre mouvement, nous attaqua de nouveau, mais elle fut repoussée avec de grosses pertes et elle abandonna la poursuite."

Le "Daily Mail" dit:

"La bataille de Tournai a mis en relief la valeur de l'armée anglaise.

"Sept cents Anglais, attendant des renforts qui ne vinrent jamais, tinrent tête à cinq mille cavaliers allemands. Ceux-ci furent finalement vainqueurs mais leur victoire leur avait coûté cher. Les Anglais ne cédèrent que lorsqu'ils virent leur nombre diminué de moitié: ils se replièrent alors en bon ordre et en emportant leurs blessés. Les survivants accusent les Allemands d'avoir installé des mitrailleuses sur le toit des voitures de la Croix-Rouge. Voici le résumé de la bataille:

"Mercredi matin, les troupes anglaises avaient pris position un peu en arrière de Tournai sur une hauteur. Notre artillerie fit de terribles ravages dans les rangs de la première colonne allemande, mais le tir étant devenu moins précis, notre position devint critique. Vers une heure de l'après-midi, les officiers espérant encore que des renforts allaient leur arriver décidèrent de ne pas abandonner nos positions. Nous n'avons pas perdu un pouce de terrain bien que nous combattions à un contre huit. Nos pertes étaient importantes, mais celles de l'ennemi étaient beaucoup plus sévères.

"Seule l'arrivée de trois mitrailleuses montées sur des ambulances de la Croix-Rouge, nous obligea à nous replier."

L'HONNEUR BELGE

Le bourgmestre de Bruxelles refuse de serrer la main du général allemand von Arnim

Rotterdam, 2.—M. Victor Boine, un Bruxellois, qui a réussi à s'échapper de Bruxelles mardi dernier, a raconté d'une façon fort intéressante ce qu'était la vie à Bruxelles, pendant l'occupation allemande.

Quand il quitta la ville, cette dernière était en état de siège. Des soldats baïonnette au fusil étaient postés à chaque coin de rue, et tous les édifices publics y compris les gares de chemin de fer, les écoles, les bureaux de poste, et la "Maison du roi", étaient transformés en casernes. Les soldats n'étaient logés dans les maisons privées que dans la banlieue. Les troupes qui se trouvaient dans le centre de la ville ont fait preuve d'une conduite et d'une tenue irréprochable, mais il n'en fut pas de même dans les districts avoisinants, où ils se livrèrent au pillage, buvant le vin qui se trouvait dans les caves, tuant les volailles pour parfaire à l'insuffisance de leur menu.

M. Max le bourgmestre est devenu un héros populaire.

Le général von Arnim, au moment où les troupes faisaient leur entrée dans la ville, lui tendit la main, mais le bourgmestre avec dignité et courtoisie lui répondit: "Monsieur, je vous prie de m'excuser, car je ne puis vous traiter en ami."

Quand on rappela au bourgmestre lundi dernier à 8 heures du soir que la date et l'heure fixés pour acquitter le paiement de l'imposition de guerre, s'élevant à 200,000,000 de francs, allaient expirer, il fit remarquer que les coffres de la ville étaient vides et que l'argent avait été enlevé et porté à Anvers lundi dans l'après-midi. Il reçut alors une lettre du gouverneur militaire disant, que si la somme qui était due n'était pas envoyée immédiatement, l'on aurait recours à certaines mesures pour se la procurer. M. Max se contenta de répondre que pour le moment il était absolument impossible de se procurer une somme aussi élevée.

LE SANG VERT

Après avoir dissipé sa fortune en peu de temps, un Gascon tomba malade. Le médecin qui le saigna, lui dit:

—Monsieur, voilà du sang bien vert.

—Vert? répond le Gascon, je crois bien qu'il peut l'être: j'ai mangé tout mon blé en herbe!

CHRONIQUE AGRICOLE

LE MARCHE

MARCHE ....

Blé—	
No 1 dur	114
No 2 Nord	111¼
No 3 Nord	104¼
No 4	103½
No 5	96¼
Rejeté	108¼
Rejeté 2	106¼
Rejeté 3	103¾
Avoines—	
No 2 blanche	53¼
No 3 blanche	51¾
Extra No 1 fourrage	51¾
No 1 fourrage	51
No 2 fourrage	50¼
Orge—	
No 3	66
No 4	64
Rejeté	62
Fourrage	60
Lin—	
No 1 N C W	129
No 2 N C W	126

Comment connaître l'âge des poules et des pigeons.

Depuis quelques années l'aviculture a fait chez nous de grands progrès, grâce aux efforts persévérants des aviculteurs convaincus dont l'exemple a été véritablement efficace, grâce aussi aux incessants travaux d'expérimentation et de vulgarisation des divisions avicoles des fermes expérimentales fédérales et provinciales et de nos collèges d'agriculture; aux expositions avicoles qui ont fini par intéresser nos populations rurales; enfin à la valeur économique que l'on a fini par reconnaître aux produits de cette industrie, trop longtemps dédaignée et pourtant si lucrative.

La production augmente dans des proportions vraiment extraordinaires tandis que la qualité des produits s'améliore singulièrement. Or la valeur du poulailler dépend de la productivité des volatiles qui le composent. Mais la productivité d'une poule décroit après un certain âge. Il est donc très important que l'éleveur puisse être certain de l'âge des sujets qu'il désire se procurer soit pour augmenter ou améliorer son troupeau, sinon il sera exposé à accepter ou à garder des sujets dont l'utilité est passée et dont l'entretien coûte plus que les produits.

Pour les races chevalines, bovines et autres on a établi des livres généalogiques où l'on consigne soigneusement la généalogie et l'âge, etc., mais il restait à Victor Fortier, aviculteur-adjoint à la ferme expérimentale centrale, Ottawa, de trouver, après de longues recherches, une méthode qui permette de reconnaître l'âge des poules avec précision. Ces renseignements, qui sont spécialement destinés à l'éleveur et au juge de volailles, ont été publiés en bulletin avec l'approbation de l'hon. Martin Burrell, Ministre de l'agriculture. Ce bulletin qui est orné de nombreuses gravures, porte le No. 16 de la deuxième série de la ferme expérimentale centrale. Le bureau des publications du Ministère fédéral de l'agriculture, Ottawa, en fournira des exemplaires sur demande.

Leçon tirées de l'épreuve du lait

Un propriétaire de troupeau peut savoir par la beurrerie que ses vaches lui ont donné en moyenne quarante livres de matière grasse par tête en un mois; il peut se douter également que quelques-unes de ses vaches ont produit plus que les autres, mais il est bien peu de cultivateurs qui s'attendent aux grandes surprises que leur révèle le contrôle dès qu'ils l'entreprennent d'une façon systématique. Voici un exemple: "Deux génisses de 2 ans dans un troupeau de métisses Jerseys, fraîchement vêlées du printemps, ont donné, le mois dernier, 30 et 46 livres de gras respectivement. Une vache de 5 ans, dans le même troupeau a donné 67 livres de gras tandis qu'une autre, de 5 áns également, ne donnait que 36 livres. Le propriétaire aurait eu bien de la peine à croire qu'une vache adulte lui donnait en un mois $8.37 de plus que sa voisine d'étable, en comptant la matière grasse à vingt-sept cents la livre. Quelle sera la différence pour tout une année? Voilà ce qu'il importe de connaître.

Il y avait également, dans le même troupeau, deux vaches de 3 ans qui, toutes deux, avaient vêlé en mars, et dont l'une a produit, le mois dernier, dix-neuf livres de matière grasse de plus que l'autre, soit une différence de $5. Ces différences, constatées dans un grand nombre de troupeaux, nous montrent très clairemnt qu'il est tout à fait injuste de juger un troupeau par sa moyenne de production, à moins que cette production ne soit beaucoup plus uniforme que celle que nous venons de citer. Ce n'est que par le contrôle de la production, c'est-à-dire par la pesée et l'épreuve systématique du lait, que le propriétaire peut se renseigner sur la valeur de ses bêtes. Le Commissaire de l'industrie laitière fournira gratuitement sur demande, des feuilles pour l'inscription des pesées du lait et de la nourriture.

C. F. W.

CHARITE ALSACIENNE

Un soldat alacien du kaiser sauve un sergent français blessé

Paris, 3.—Une dépêche de Coulommiers à l'agence Havas dit:

"Parmi les blessés qui sont arrivés ici, se trouve un fantassin allemand, Alsacien de naissance, qui, pendant la bataille livrée dans le Luxembourg belge, se rendit aux lignes françaises portant sur son dos un sergent français blessé, l'empêchant ainsi de tomber aux mains de l'ennemi. Lui-même fut blessé pendant qu'il accomplissait le sauvetage du Français.

LES DEUX ARTILLERIES

Un officier de zouaves dit quę nos canons causent de terribles ravages.

Londres, 2.—Une dépêche de l'agence Reuter, à Paris, dit qu'un officier de zouave, blessé, décrit comme suit quelques-unes de ses impressions:

"Mon régiment prit part à un combat dans les environs de Charleroi, où lar garde impériale eut à souffrir sérieusement.

"Je fus surpris du manque de justesse de l'artillerie allemande. Leurs obus, lorsqu'ils éclataient produisaient de terribles explosions, mais faisaient comparativement, peu de dégâts.

"Les soldats s'aperçurent rapidément que les obus faisaient beaucoup plus de bruit que de mal, et s'accoutumèrent bien vite. Un homme qui fut frappé dans le dos par un éclat d'obus, fut à peine meurtri.

"D'un autre côté, le feu de l'artillerie française était terrible et la justesse de son tir merveilleux. Je vis, par exemple, une batterie allemande apparaissant à une certaine distance, et avant même qu'elle fut mise en batterie fut détruite par le feu de notre artillerie.

"Les ravages causés par le feu français furent énormes. Des rangs entiers de fantassins furent renversés par nos obus."

Questionné sur la valeur des troupes allemandes, l'officier dit:

"Elles sont braves, particulièrement la Garde impériale qui ne recule même pas devant le feu le plus terrible.

"Elles ne sont point découragées, et je suis convaincu qu'elles feront des merveilles si elles sont bien conduites."

LES PERTES ALLEMANDES

Elles sont cinq fois plus fortes que celles des alliés

Paris, 3.—Un officier qui a été blessé dans l'un des combats livrés dans le nord, déclare qu'il n'est pas exagéré d'estimer les pertes allemandes cinq fois plus fortes que celles subies par les alliés.

Cette énorme différence dans les pertes des antagonistes est due aux charges que l'infanterie allemande, dans le but de traverser les lignes alliées, effectue en ordre serré.

Par suite de ces formations, les canons de campagne creusèrent des trouées inimaginables dans les rangs de l'ennemi, si bien que le sol était littéralement couvert de morts et de blessés.

LA MISSION DE LA LANDSTURM

Un article du journal socialiste "Vorwaerts"

Londres, 6.—Dans un langage réservé, mais cependant assez fort, le "Vorwaerts", journal socialiste de Berlin, dans un article de fond paru le 23 août et intitulé: "Nos ennemis", proteste contre les traitements inhumains recommandés par certains journaux militaires d'Allemagne contre les habitants de Belgique et de France qui n'hésitent pas à tirer sur les troupes allemandes.

Le "Vorwaerts" dit:

"Nous ne devons pas oublier que chaque paysan, homme ou femme, qui tire sur nos troupes, est bien persuadé qu'il défend et sa maison et sa propriété. Nous nous en rapportons à la loi du 21 avril 1813, qui est toujours en vigueur dans la Landsturm prussienne.

"Suivant cette dernière, si la Landsturm est appelée aux armes, elle doit lutter jusqu'au bout pour la défense nationale, et, pour cela, tous les moyens sont bons.

"La mission de la Landsturm, ajoute la loi, est d'empêcher toute invasion et la retraite de l'ennemi, de le tenir toujours en éveil, de s'emparer de ses munitions, des vivres, des courriers, des recrues, de détruire les hôpitaux, d'attaquer l'ennemi pendant la nuit; la loi ordonne aussi expressément que la Lansturm ne porte aucun uniforme, ce qui ne servirait qu'à mieux la faire reconnaître par l'ennemi."

SANG-FROID D'UN AVIATEUR FRANCAIS

Son aéroplane endommagé il réussit à atterrir dans les lignes françaises

Paris, 3.—Le lieutenant Campagne, appartenant au corps d'aviation, pendant qu'il survolait les lignes allemandes, subit le feu de l'ennemi; un obus atteignit l'aéroplane qui était alors à une hauteur de 1,800 mètres, et le moteur s'arrêta. La machine oscilla violemment, mais son pilote réussit à la redresser, et, effectuant un long vol plané il atterrit sain et sauf dans les lignes françaises et donna d'importants renseignements sur les positions allemandes.

Cet exploit du lieutenant Campagne a été officiellement annoncé aujourd'hui.

LE TURCO BLESSE

Il montre avec fierté à la foule la balle qu'on vient de lui retirer de la tête.

Paris, 6.—Certaines histoires de hardiesse et de bravoure des blessés français commencent à circuler dans Paris. L'une des plus curieuses est celle d'un Turco actuellement à l'hôpital de Noisy-le-Sec, où on soigne la douloureuse blessure qu'une balle lui fit à la tête.

A son arrivée à l'hôpital, le Turco insista pour être opéré immédiatement, et fit tant et si bien, qu'un des chirurgiens le conduisit chez un pharmacien voisin et retira la balle de la blessure.

Sans laisser au docteur le temps de panser sa blessure, le Turco se saisit du projectile et le montra orgueilleusement à la foule qui s'était amassée autour de la boutique.

LES BOMBES DES ZEPPELINS

Celles tombées à Anvers étaient des plus meurtrières.

Londres, 2.—Le correspondant du "Daily Mail" à Anvers, signale que les bombes jetées par un "Zeppelin" à Anvers, étaient recouvertes d'une enveloppe d'acier, épaisse de cinq centimètres. Le diamètre était d'environ 35 centimètres, et chaque fois qu'une bombe était jetée on entendait un bruit semblable à celui que produit un fort canon.

Une bombe a fait un trou dans la rue des Navas d'environ 2 mètres en diamètre et de 60 centimètres environ en profondeur.

Toutes les maisons des environs ont eu leurs portes et fenêtres brisées, les plafonds se sont effondrés.

Sur trois hommes, marchant dans la rue, où une autre bombe fut jetée, un fut tué et les deux autres mortellement blessés.

Une femme assise près d'une fenêtre fut tuée par une bombe qui dégrada l'hôpital. Les fenêtres tombèrent dans le jardin des Plantes.

FRANCAISE HEROIQUE

Paris, 2.—On affirme que le petit village d'Etain, près de Longwy, a été bombardé à deux reprises par les Allemands. Le premier bombardement eut lieu lundi dernier, le second le jour suivant et occasionna l'incendie du village dans lequel quantité de personnes périrent.

Le service téléphonique d'Etain fut confié à une jeune fille qui, malgré les obus qui éclataient tout autour du bureau de postes, continua à garder son poste. Elle se mettait en communication avec Verdun tous les quarts d'heure, pour rendre compte de la situation.

Alors que le directeur des postes de Verdun écoutait un message que la jeune fille lui adressait, elle interrompit sa communication pour dire:

"Une bombe vient de tomber dans le bureau."

Ce fut le dernier message que Verdun reçut d'elle.

PAROLES DE FRANCAISE

La veuve du général Metzinger et les officiers allemands

Paris, 2.—La veuve du général Metzinger, l'éminent officier dont le fils, capitaine dans l'armée française, a été blessé ces jours derniers, revenant de Suisse en Lorraine il y a quelque temps, raconte avoir surpris, pendant un orage, la conversation de deux officiers allemands.

L'un disait:

—J'ai laissé mon parapluie dans un hôtel de Paris.

L'autre répondit:

—Soyez tranquille, vous pourrez y aller vous-même et le réclamer la semaine prochaine.

—Ne vous inquiétez pas, interrompit Mme Metzinger, mon fils, qui est capitaine dans l'armée française, se chargera de vous le rapporter lui-même.

Les deux officiers, sans mot dire, descendirent à la station suivante.

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Une liste d'officiers français tués le 20 août

Paris, 2.—Une communication officielle fait savoir que le général Joffre, commandant en chef, a mentionné à l'ordre du jour les noms de six sous-lieutenants qui ont été tués dans une bataille qui s'est livrée le 20 août.

Le sous-lieutenant Vialla, du 4e bataillon de chasseurs à pied, est tombé mortellement blessé au moment où, à la tête de sa section, il chargeait l'ennemi.

Le sous-lieutenant de Castelnau, du 4me bataillon de chasseurs à pied, prit le commandement d'une compagnie et tint tête à l'ennemi pendant cinq heures, fut tué au moment où il la rejetait par une contre attaque.

Les trois autres citations concernent les sous-lieutenant Decit, Picard, Munier et Guillemin, tous du 4me bataillon de chasseurs à pied, qui sont morts à la tête de leurs troupes.

Le ministère de la guerre ajoute:

'Ces citations à l'ordre du jour sont la plus belle récompense qu'il soit possible d'accorder à la mémoire et aux familles de ces valeureux soldats."

* * *

Paris, 2.—Dans la liste des Français blessés se trouvait le nom de Fernand d'Allières, adversaire de M. Caillaux aux dernières élections de la Chambre et qui fut battu par lui.

LES VANDALES

Les pavillons de Russie, d'Angleterre et de France, à la foire de Leipsick, sont incendiés

Paris, 4.—A Leipsick, les pavillons de la Russie, de l'Angleterre et de la France, qui étaient les plus beaux ornements de la foire, et qui contenaient de merveilleuses collections d'art, ont été incendiés. Sans aucun doute ces incendies sont dus à la malveillance; aucun effort n'a été fait pour les éteindre.

NAISSANCE

Sainte-Agathe, 2.—M. Emile Leboeuf, une fille qui a reçu au baptême les noms de Marie-Alice-Etienne. Le parrain et la marraine furent M. et Mme Albéric Lemoine, de Sainte-Agathe.

SAINT-PETERSBOURG DEBAPTISE

Un décret du tsar change le nom de la capitale russe en Petrograde

Pétrograde (St-Petersbourg), 4.—Le nom de Saint-Pétersbourg ne paraît plus dans les journaux russes d'aujourd'hui. Un décret impérial, changeant le nom de la capitale russe, Saint, Pétersbourg, en Petrograd, en raison de la terminaison allemande du nom, sous laquelle la ville était connue, depuis sa fondation.

Les autres villes russes de noms allemands, tels que Schlusselburg, etc., ont demandé à ce que leurs noms soient changés en noms slaves. On a suggéré aussi de ne pas continuer à employer les mots allemands et les remplacer par leurs équivalents en russe.

Les toilettes de deuil augmentent à Saint-Pétersbourg.

LES ALLEMANDS SONT TENUS EN ECHEC

Leurs attaques contre les troupes franco-anglaises faiblissent. — Le général Fau refuse d'accorder un armistice.

Paris, 6.—En dépit du transfert du gouvernement à Bordeaux, transfert qui est considéré comme une mesure de précaution, on déclare que la situation, sur la ligne de bataille, présente une réelle amélioration. La férocité des assauts allemands, sur l'aile gauche des aliés, a diminué d'intensité. La lutte constante et prolongée commence à produire ses effets et l'ennemi donne des preuves d'une fatigue extrême.

Le général Galliéni, commandant en chef de l'armée de Paris, après avoir reçu des rapports officiels venant du champ des opérations, annonce que les Allemands, quoique sacrifiant des hommes sans compter, dans leur désir d'effectuer une trouée dans les lignes des alliés, avaient été tenus en échec.

"Le centre des lignes françaises, dit-il, tient bon. Tous les efforts faits par les Allemands pour le briser ont été repoussés. Nous n'envisageons pas les opérations actuelles avec appréhension, puisque, aussi longtemps que le centre allemand est tenu en échec, son aile droite ne peut avancer sans courir le risque d'être séparée de l'armée principale.

Les Allemands donnent maintenant des signes non équivoques de fatigue et auront bientôt à faire face à de grands risques. Aussi, nous estimons que les conditions de la prochaine bataille ne seront pas à leur avantage, tandis que les alliés l'attendent avec confiance."

Les troupes allemandes, au nord de Paris, exténuées de fatigue, ont demandé aux Français de leur accorder un armistice et se sont buttées au refus du général Pau.

Les Allemands, qui s'étaient aventurés dans la forêt de Compiègne, ont été entourés et taillés en pièces par les troupes anglaises et françaises.

Dans la région de Compiègne, le combat fait rage aujourd'hui.

* * *

Londres, 4.—Une dépêche de France, non datée, communiquée au "Temps", est ainsi rédigée:

La Fère a été pris après un combat sanglant. Nous avons été obligés samedi soir de nous retirer.

L'aile droite de l'armée allemande s'est beaucoup trop avancée, elle court le risque d'être coupée et prise entre deux feux si les forces anglaises sont suffisantes.

Notre centre demeure en bonne formation, et l'aile droite de notre armée paraît prendre l'offensive.

Le correspondant du "Mail" à Paris envoie la dépêche suivante:

"J'arrive de Compiègne, les Anglais ont quitté la ville. On a fait sauter les ponts de l'Oise. Les Allemands sont attendus d'un moment à l'autre.

* * *

Londres, 6.—Le correspondant du "Daily Chronicle" donne les détails suivants sur les combats des environs de La Fère.

"J'ai entendu dire, lundi dernier, qu'une partie des forces anglaises et la section de l'armée française s'appuyant sur l'aile droite de l'armée anglaise avaient réussi, en feignant de battre en retraite, d'attirer dans la région de La Fère des forces allemandes considérables. L'infanterie depuis ses retranchements, avec les mitrailleuses Maxim, avait infligé à l'ennemi des pertes sérieuses t l'avait repoussé après avoir eu cinq ou six cents soldats tués ou blessés.

"Je ne sais pas ce qui est tombé, sur l'infanterie allemande m'a dit aujourd'hui un officier, mais nos soldats semblaient presque totalement indifférents au feu de l'ennemi.

"Alors que les Allemands se défendaient de leur mieux, nos soldats répondaient en chantant, sifflant et plaisantant dans les tranchées.

"Un médecin militaire qui a entendu raconter les faits, a pu les confirmer en tous points. Des cinq cents blessés qu'il a vus ou soignés, un seul souffrait d'une blessure occasionnée par une balle. Tous les autres avaient été atteints par des shrapnels ou des éclats d'obus.

"Lundi, les Allemands ont employé de l'artillerie pour soutenir leur infanterie. Les Anglais ont répondu avec des mitrailleuses Maxim et à coups de fusil et tous s'accordent à dire que le nombre des soldats tués a été énorme des deux côtés.

"J'ai rencontré aujourd'hui un artilleur qui était affecté au tir d'une mitrailleuse Maxim et qui à un moment donné, se trouva au beau milieu d'une attaque de front dirigée par les Allemands.

"—Ah! nous les avons littéralement fauchés, dit-il. La section devant laquelle je me trouvais était composée d'environ 800 hommes et tous ont emporté un petit souvenir. Nous les avons tous abattus, mais comme ils étaient immédiatement remplacés, nous avons été obligés de nous replier.

"Nous fûmes forcés d'abandonner la mitrailleuse, mais, heureusement, un obus allemand bien lancé la mit en pièces avant que les Allemands aient pu s'en emparer."

UNE NOUVELLE PAGE DE GLOIRE DANS L'HISTOIRE DE LA FRANCE

La retraite des Français, deDinant à Charleville, met en valeur l'héroïsme de ses troupes. — 5,000 Français ont battu 20,000 Allemands

M. Philip Gibbs, correspondant de guerre du "New-York Times" et du 'Daily Chronicle" de Londres, télégraphie ce qui suit:

Amiens, 31.—Je commencerai par vous décrire la retraite des troupes françaises dans la vallée de la Meuse devant les forces allemandes venant de Namur. Les Allemands n'avancèrent qu'au prix de pertes aussi sévères que celles qu'ils auraient pu subir dans une sanglante défaite, mais ils avancèrent.

Quant aux Français, ils se sont repliés, mais cette retraite est une des plus glorieuses pages de l'histoire de France.

Il y avait environ quinze jours que les Allemands avaient concentré le plus gros de leurs forces sur Namur pour essayer de forcer la vallée de la Meuse. Après la bataille de Dinant, l'armée française composée du 2e et 7e corps d'armée, se trouvant en présence de forces bien supérieures en nombre, fut obligée de se replier: mais les Français ne cédaient le terrain que pas à pas afin de permettre aux renforts d'arriver.

L'artilerie française, installée sur les hauteurs boisées dominant la Meuse, balayait littéralement les régiments allemands dès leur approche. Sur la rive droite de la rivière, l'infanterie française, supportée par des pièces de campagne et des mitrailleuses, faisait des trouées terribles dans les rangs allemands avant d'abandonner les tranchées qu'elle occupait elle se repliait ausitôt légèrement derrière d'autres abris qu'elle défendait avec acharnement.

Le combat le plus opiniâtre fut livré autour des ponts, mais les Français réussirent à les faire sauter l'un après l'autre dans leur retraite vers le sud.

Pas moins de trente-trois ponts furent ainsi détruits avant que les troupes allemandes d'avant-garde aient pu s'en emparer. La bataille continua sur un front assez vaste de chaque côté de la Meuse et il y eut de nombreux engagements entre des régiments de cavalerie et d'infanterie français et allemands opérant loin de la base des opérations.

Il y eut entre autres, un combat mémorable à Marieville: ce combat est une des plus héroïques épisodes de toutes armes, soutenus par des mitrailleuses attaquèrent 20,000 fantassins allemands. Malgré leur infériorité numérique, les Français refoulèrent les Allemands sur toute la ligne, leur infligeant des pertes terribles. Le combat dura douze heures, les pertes des Français étaient minimes.

Un officier allemand fait prisonnier exprima hautement son admiration pour la valeur des troupes françaises, qu'il déclara être incomparable. Ce n'est que par crainte de s'éloigner par trop du corps principal, que les braves soldats français abandonnèrent la poursuite; ils revinrent avec un grand nombre de casques allemands, glorieux trophées de leur vaillante conduite.

Néanmoins, selon les plans de l'état-major allemand, les troupes du kaiser arrivèrent en suivant la vallée de la Meuse, jusqu'à Charleville.

Lundi, la ville de Charleville fut évacuée, la plupart des civils, forcés de quitter leurs foyers, allèrent grossir la troupe des émigrants, et les troupes françaises occupèrent d'excellentes positions, commandant la ville et les trois ponts qui la relient à Mézières. On plaça des mitrailleuses dans les maisons abandonnées.

Il y avait là aussi, formant un spectacle bien fait pour briser le coeur, des Allemands qui échapperaient aux balles des mitrailleuses, les canons, au nombre de 95, brisés et hors d'usage pris à l'ennemi dans les combats précédents livrés autour de Namur.

L'avant-garde allemande atteignit Charleville mardi. La ville semblait déserte et les Allemands passèrent sur les ponts sans que rien leur donnât l'éveil. Alors, tout à coup, les trois ponts sautèrent; un contact électrique avait produit les explosions: leur retraite était coupée et les mitrailleuses, masquées dans les maisons, commencèrent leur besogne, fauchant les Allemands en masse.

Pendant un moment, ce fut un véritable massacre. Mais les Allemands combattirent avec une ténacité incroyable, ne tenant aucun compte des amoncellements de morts qui les entouraient et ne faisant aucun cas de leur propre vie.

Eux aussi étaient munis de mitrailleuses et les braquèrent sur les maisons occupées par les Français.

Quand le corps principal des troupes allemandes déboucha de la vallée de la Meuse, l'artillerie française, placée sur les hauteurs, les cribla d'obus, leur infligeant des pertes énormes, fauchant littéralement les premiers rangs. Mais, sous cet ouragan de fer, faisant preuve d'un sang-froid extraordinaire, les Allemands se dirigèrent vers leurs ponts de bateaux et, quoique des centaines des leurs furent tués sur la rive, réussirent à traverser la rivière, pendant que leurs canons, bombardant les côteaux, forçaient les artilleurs français à quitter leurs positions.

La prise de Charleville fut une victoire allemande, mais Charleville restera un cimetière allemand. Après cet épisode de ce qui fut une bataille sans fin, les troupes françaises se replièrent devant les masses allemandes et prirent de nouvelles positions.

Si l'on jette un coup d'oeil sur la carte, le fait que toute la partie de la France au nord de la ligne Amiens-Mézières est ouverte aux hordes allemandes venant de Belgique, apparait, à première vue, comme un malheur. Mais il faut se rendre compte que, pour briser la ligne d'approvisionnements de l'armée allemande èt pour attirer cete armée à aider à sa propre destruction, il était presque nécessaire de l'amener à occuper précisément les positions qu'elle occupe aujourd'hui.

Le succès obtenu par le général Pau montre que les armées des alliés reprenent l'offensive et qu'en tant que machines à combattre, elles restent puissantes et menaçantes.

Le dernier combat important a eu lieu vendredi à Bapeaume, entre la gauche et le centre de la grande armée, commandée par le général Pau. Il s'est terminé par une victoire qui vient d'être officiellement annoncée à la France.

EN PRUSSE ORIENTALE

Les Susses admettent franchement qu'ils ont subi un échec. — Le combat continue, acharné

Londres, 4.—Des dépêches ont été reçues de Pétrograde, disant que l'état-major général russe avait avoué la défaite remportée par deux corps d'armée et la mort de trois généraux.

Un télégramme reçu à Londres des chefs de l'état-major russe, fait savoir que l'insuccès de l'armée russe dans la Prusse orientale, est regardé comme étant purement local, et dû aux troupes de renfort envoyés à Grandenz et à Thorn, ainsi qu'à l'arrivée des canons de siège allemands. Des troupes de renforts russes sont arrivées sur les lieux.

Le correspondant du "Times" fait savoir que les rapports communiqus par le quartier général de l'état-major à Pétrograde, sont fort incomplets, mais ce qui arrive rarement pour Berlin et Vienne, ils ont le mérite d'être toujours exacts. Du reste jusqu'à maintenant on n'a eu à annoncer que des séries de victoires.

La dépêche d'aujourd'hui prouve que le quartier général de l'état-major, ne modifie pas le plan qu'il s'est tracé, même quand les nouvelles sont mauvaises.

L'ambassade de Russie à Londres, a reçu de l'état-major russe de Pétrograde, le rapport suivant sur les revers éprouvés par l'armée russe dans la Prusse orientale.

Dans les positions que nous occupons à l'ouest de la Prusse orientale, nous continuons à prendre l'offensive, nos troupes ont détruit les gares de Landsberg, Rossel et Bischölstein, ainsi que les lignes de chemins de fer existant entre Heilsberg-Zinten et Bartenstein-Königsberg.

Dans la partie sud de la Prusse orientale, les Allemands ont envoyé des troupes de renfort sur tout notre front qui ont attaqué nos deux corps d'armée. Ces corps d'armée ont éprouvé un échec, causé par la grosse artillerie que les Allemands avaient fait venir des forts voisins de la Vistule. Le contact que nous avons pris avec l'ennemi, a laissé nos forces non abattues, et des troupes russes fraiches arrivent sur les fronts de l'armée autrichienne.

Un combat acharné continue.

LE PRINCE DE LIPPE S'EST SUICIDE

Le régiment qu'il commandait avait par méprise anéanti un régiment d'infanterie allemande

Londres, 7.—Lady Randolph Churchill, qui vient d'arriver d'Allemagne en passant par la Hollande, a raconté que le prince Frédéric Guillaume de Lippe s'était suicidé, après une erreur commise par son régiment et dont il était l'auteur.

"La véritable histoire de la mort du prince de Lippe, a-t-elle dit, est qu'il s'est suicidé. Le 4 août dernier il commandait devant Liége un régiment de cavalerie allemande, quand trompé par la tombée de la nuit, ce dernier annihila presque un régiment d'infanterie allemande qu'il avait pris pour un régiment belge. Le prince craignant d'encourir la colère de l'empereur, préféra se donner la mort. Sa veuve, une de mes amies, ne fut informée de sa mort que le 14 août.

LE ROI ALBERT L'ECHAPPE BELLE

Un shrapnel éclate derrière son automobile

Londres, 4.—Le correspondant du "Mail" à Abbéville dit:

"Le roi Albert a été à deux doigts de la mort durant une sortie sur Malines.

"Il dirigeait la manoeuvre, de son automobile, lorsqu'un shrapnel éclata à une dizaine de mètres, faisant sauter les roues arrière de l'automobile."

ATROCITES ALLEMANDES

Avant d'évacuer Aerschot, les Allemands ont pillé et incendié la ville.

Londres, 3.—Une dépêche d'Ostende à l'agence Reuter rapporte que des réfugiés venant d'Aerschot, ville située à 35 kilomètres au nord-est de Bruxelles, accusent les troupes allemandes d'avoir pillé et incendié la moitié de la ville, avant de l'évacuer.

Roman de La Liberté — NO. 19

LA TULIPE NOIRE

—Oh! continua Gryphus, passant de l'accent fiévreux de la colère à la froide ironie du vainqueur, ah! monsieur l'innocent tulipier, ah! monsieur le doux savant, ah! vous me massacrerez, ah! vous boirez mon sang! Très bien; rien que cela! Et de complicité avec ma fille! Jésus! mais je suis donc dans un antre de brigands, je suis donc dans une caverne de voleurs! Ah! monsieur le gouverneur saura tout ce matin, et Son Altesse le stathouder saura tout demain. Nous connaissons la loi: Quiconque se rebellera dans la prison article 6. Nous allons vous donner une seconde édition du Buytenhoff, monsieur le savant, et la bonne édition celle-là. Oui, oui rongez vos poings comme un ours en cage, et vous, la belle, mangez des yeux votre Cornélius. Je vous avertis, mes agneaux, que vous n'aurez plus cette félicité de conspirer ensemble. Cà, qu'on descende, fille dénaturée. Et vous monsieur le savant, au revoir; soyez tranquille, au revoir!

Rosa, folle de terreur et de désespoir, envoya un baiser à son ami; puis sans doute illuminéa d'une pensée soudaine, elle se lança dans l'escalier en disant:

—Tout n'est pas perdu encore compte sur moi, mon Cornélius

Son père la suivit en hurlant.

Quant au pauvre tulipier, il lâcha peu à peu les grilles que retenaient ses doigts convulsifs: sa tête s'alourdit, ses yeux oscillèrent dans leurs orbites, et il tomba lourdement sur le carreau de sa chambre en murmurant:

—Volée! on me l'a volée!

Pendant ce temps, Boxtel sorti du château par la porte qu'avait ouverte Rosa elle-même, Boxtel la tulipe noire enveloppée dans un large manteau. Boxtel s'était jeté dans une carriole qui l'attendait à Gorcum et disparaissait, sans avoir, on le pense bien, averti l'ami Gryphus de son départ précipité.

Et maintenant que nous l'avons vu monter dans sa carriole, nous le suivrons, si le lecteur y consent, jusqu'au terme de son voyage.

Il marchait doucement, on ne fait pas impunément courir la poste à une tulipe noire.

Mais Boxtel, craignant de ne pas arriver assez tôt, fit fabriquer à Delft une boite garnie tout autour de belle mousse fraîche, dans laquelle il encaissa sa tulipe; la fleur s'y trouvait si mollement accoudée de tous les côtés avec de l'air par en haut que la carriole put prendre le galop sans préjudice possible.

Il arriva le lendemain matin à Harlem, harassé mais triomphant, changea sa tulipe de pot, afin de faire disparaître toute trace de vol, brisa le pot de faïence dont il jeta les tessons dans un canal, écrivit au président de la Société horticole une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il venait d'arriver à Harlem avec une tulipe parfaitement noire, s'installa dans une bonne hôtellerie avec sa fleur intacte.

Et là attendit

XXV

Le président Van Systens

Rosa, en quittant Cornélius, avait pris son parti.

C'était de lui rendre la tulipe que venait de lui voler Jacob, ou de ne jamais le revoir.

Elle avait vu le désespoir du pauvre prisonnier, double et incurable désespoir.

En effet, d'un côté, c'était une séparation inévitable. Gryphus ayant à la fois surpris le secret de leur amour et de leurs rendez-vous.

De l'autre, c'était le renversement de toutes les espérances d'ambition de Cornélius van Baerie, et ces espérances, il les nourrissait depuis sept ans.

Rosa était une de ces femmes qui s'abattent d'un rien, mais qui, pleines de forces contre un malheur suprême, trouvent dans le malheur même l'énergie qui peut le combattre, ou la ressource qui peut le réparer.

La jeune fille rentra chez elle, jeta un dernier regard dans sa chambre, pour voir si elle ne s'était pas trompée, et si la tulipe n'était point dans quelque coin où elle eût échappé à ses regards. Mais Rosa chercha vainement, la tulipe était toujours absente, la tulipe était toujours volée.

Rosa fit un petit paquet des hardes qui lui étaient nécessaires, elle prit ses trois cents florins d'épargne, c'est-à-dire toute sa fortune, fouilla sous ses dentelles où était enfoui le troisième caïeu, le cacha précieusement dans sa poitrine, ferma sa porte à double tour pour retarder de tout le temps qu'il faudrait pour l'ouvrir le moment où sa fuite serait connue, descendit l'escalier, sortit de la prison par la porte qui une heure auparavant avait donné passage à Boxtel, se rendit chez un loueur de chevaux et demanda à louer une carriole.

Le loueur de chevaux n'avait qu'une carriole, c'était justement celle que Boxtel lui avait louée depuis la veille et avec laquelle il courait sur la route de Delft.

Nous disons sur la route de Delft, car il fallait faire un énorme détour pour aller de Loevestein à Harlem: à vol d'oiseau la distance n'eût pas été de moitié.

Mais il n'y que les oiseaux qui puissent voyager à vol d'oiseau en Hollande, le pays le plus coupé de fleuves, de ruisseaux, de rivières, de canaux et de lacs qu'il y ait au monde.

Force fut donc à Rosa de prendre un cheval, qui lui fut confié facilement, le loueur de chevaux connaissant Rosa pour la fille du concierge de la forteresse.

Rosa avait un espoir, c'était de rejoindre son messager, bon et brave garçon qu'elle emmènerait avec elle et qui lui servirait à la fois de guide et de soutien.

En effet, elle n'avait point fait une lieue qu'elle l'aperçut allongeant le pas sur l'un des bas côtés d'une charmante route qui côtovait la rivière.

Elle mit son cheval au trot et le rejoignit.

Le brave garçon ignorait l'importance de son message, et cependant allait aussi bon train que s'il l'eût connue. En moins d'une heure il avait déjà fait une lieue et demie.

Rosa lui reprit le billet devenu inutile et lui exposa le besoin qu'elle avait de lui. Le batelier se mit à sa disposition, promettant d'aller aussi vite que le cheval, pourvu que Rosa lui permît d'appuyer la main soit sur la croupe de l'animal, soit sur son garrot.

La jeune fille lui permit d'appuyer la main partout où il voudrait, pourvu qu'il ne la retardât point.

Les deux voyageurs étaient déjà partis depuis cinq heures et avaient déjà fait plus de huit lieues, que le père Gryphus ne se doutait point encore que la jeune fille eût quitté la forteresse.

Le geôlier d'ailleurs, fort méchant homme au fond, jouissait du plaisir d'avoir inspiré à sa fille une profonde terreur.

Mais tandis qu'il se félicitait d'avoir à conter une si belle histoire au compagnon Jacob, Jacob était aussi sur la route de Delft.

Seulement, grâce à sa carriole, il avait déjà quatre lieues d'avance sur Rosa et sur le batelier.

Tandis qu'il se figurait Rosa tremblant ou boudant dans sa chambre, Rosa gagnait du terrain.

Personne, excepté le prisonnier, n'était donc où Gryphus croyait que chacun était.

Rosa paraissait si peu chez son père depuis qu'elle soignait la tulipe, que ce ne fut qu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire à midi, que Gryphus s'aperçut qu'au compte de son appétit, sa fille boudait depuis trop longtemps.

Il la fit appeler par un de ses porte-clefs; puis, comme celui-ci descendit en annonçant qu'il l'avait cherchée et appelée en vain, il résolut de la chercher et de l'appeler lui-même.

Il commença par aller droit à sa chambre: mais il eut beau frapper, Rosa ne répondit point.

On fit venir le serrurier de la forteresse; le serrurier ouvrit la porte, mais Gryphus ne trouva pas plus Rosa que Rosa n'avait trouvé la tulipe.

Rosa, en ce moment, venait d'entrer à Rotterdam.

Ce qui fait que Gryphus ne la trouva pas plus à la cuisine que dans sa chambre, pas plus au jardin que dans la cuisine.

Qu'on juge de la colère du geôlier, lorsqu'ayant battu les environs, il apprit que sa fille avait loué un cheval, et, comme Bradamante ou Clorinde, était partie en véritable chercheuse d'aventures, sans dire où elle allait.

Gryphus remonta furieux chez van Baerle, l'injuria, le menaça, secoua tout son pauvre mobilier, lui promit le cachot, lui promit le cul de basse-fosse, lui promit la faim et les verges.

Cornélius, sans même écouter ce que disait le geôlier, se laissa maltraiter, injurier, menacer, demeurant morne, immobile, anéanti, insensible à toute émotion, mort à toute crainte.

Après avoir cherché Rosa de tous les côtés, Gryphus chercha Jacob, et comme il ne le trouva pas plus qu'il n'avait retrouvé sa fille, soupçonna, dès ce moment Jacob de l'avoir enlevée.

Cependant, la jeune fille, après avoir fait une halte de deux heures à Rotterdam, s'était remise en route. Le soir même elle couchait à Delft, et le lendemain elle arrivait à Harlem, quatre heures après que Boxtel y était arrivé lui-même.

Rosa se fit conduire tout d'abord chez le président de la Société horticole, maître van Systens.

Elle trouva le digne citoyen dans une situation que nous ne

EN PROVINCE

LE PAS

Le 28 août, 13 volontaires quittaient notre ville pour aller se joindre au régiment en formation à Winnipeg. Il y eut une démonstration grandiose en leur honneur et, quoiqu'il pleuvait, il y avait foule à la gare du C. N. R. Le Pas était là pour dire adieu à ces braves jeunes gens.

* * *

Le 3 septembre, la Cie Finger ferma ses scieries principales pour cette année. Les scieries secondaires et les polisseurs fonctionneront encore pour quelque temps. La fermeture de la scierie arrive un peu plus tôt que d'habitude cette année; ordinairement les scieries principales fonctionnaient jusqu'à la fin de septembre.

* * *

L'entrée des classes à l'école catholique eut lieu mardi, le 1er septembre. Le nombre des élèves va toujours en augmentant et les classes seront sous peu trop restreintes pour pouvoir loger tous les enfants. L'école est sous la direction de Sr Saint-Léon, avec Melle Birse comme sous maîtresse.

* * *

Une petite gelée blanche couvrait les trottoirs le 2 septembre au matin. C'était la première gelée cet été; elle était à peine assez forte pour geler les tiges des pommes de terre les plus exposées.

* * *

Le théâtre Lyric, autrefois conduit par son propriétaire, M. J.-M. Nanless était loué dernièrement à MM. Allen et Lionel Moore. Ces messieurs en prenaient possession le 3 septembre.

LES EFFECTIFS DES BELLIGERANTS EN 1870

Il fut, malheureusement, facile aux Prussiens de savoir exactement l'effectif de l'armée française en 1870, car les soldats, ayant le droit de vote, prirent part au plébiscite du 8 mai. L'armée donna 275,657 oui et 46,210 non, soit ensemble 321,867 suffrages. On n'y fit guère attention en France, mais à Berlin on enregistra ce chiffre avec satisfaction.

Deux mois et demi après, la guerre était déclarée; la France ne pouvait mettre en ligne que 300,000 hommes. On sait que les projets du maréchal Niel, organisant la garde nationale mobile, avaient été tellement modifiés par le Parlement que l'on ne pouvait faire fonds sur une armée de seconde ligne existant seulement sur le papier.

A ces 300,000 hommes, qu'opposait l'Allemagne?

Dès l'entrée en campagne, 450,000 hommes; puis, au bout d'une quinzaine de jours, un pareil nombre de combattants, auquel s'ajoutaient 200,000 hommes, le contingent de l'Allemagne du Sud.

C'était donc une masse de plus d'un million de soldats qui allaient se précipiter sur les 300,000 soldats de la France. La valeur, le courage ne pouvaient racheter l'infériorité numérique, d'autant que le commandement n'était point à la hauteur de sa tâche.

Aussi Bismarck pouvait-il dire: "La force prime le droit". Seulement, il est des cas où le droit se trouve avoir pour lui la force. Les héritiers de sa politique brutale semblent l'avoir oublié.

LES GUERRES D'AUTREFOIS

Les blessés dans les guerres de Napoléon

Beaucoup de personnes semblent s'étonner qu'il n'y ait pas plus de blessés atteints mortellement ou très gravement. Mais c'est une constatation faite dans les dernières guerres,—guerre russo-japonaise, guerre des Boers, guerre balkanique—que les balles d'aujourd'hui blessent moins cruellement que celles de naguère; de plus, les combats à l'arme blanche, où les coups sont si terribles, sont devenus plus rares.

Quels progrès, d'autre part, dans les soins donnés aux blessés, dans l'organisation du service médical et sanitaire! Puis il y a les perfectionnements considérables de la chirurgie, l'emploi des anesthésiques qui diminue ou supprime la douleur au moment de l'opération.

Ah! les champs de bataille d'antan! C'était alors que les hommes offraient des spectacles sublimes devant la mort et la souffrance. Avant que la chirurgie manoeuvrât les soldats se faisaient mutuellement le serment de s'achever en cas de blessure. Ambroise Paré conte qu'il sauva un soldat blessé au moment que l'un de ses camarades allait lui doner le coup de grâce: il soigna cet escapé, et, dit-il, "Dieu le guérit!"

Durant les guerres du Premier Empire et jusqu'à la guerre de Crimée, après laquelle on commença seulement l'emploi des anesthésiques, les charniers des batailles virent se dérouler des faits réellement poignants, dont les souvenirs nous ont été rapportés par des récits de témoins oculaires. L'ouvrage "Campagnes et Voyages" (1810—1840) du baron Larrey, médecin en chef des armées de Napoléon, donne une quantité de ces narrations.

De ce temps-là, les blessés n'étaient pas transportés à l'ambulance; on les opérait sur le terrain et avec rapidité; en deux minutes on procédait à l'amputation d'un bras, à l'ablation d'une jambe. Cette rapidité avait deux buts: écourter l'extrême souffrance qui, épuisant le malade, le met en danger de mort; arrêter l'hémorragie qui fait courir au blessé de grands risques.

Mais représentons-nous l'exécution de ces graves opérations, sous le feu même de l'ennemi. Imaginons-nous le sang-froid dont devaient faire preuve et l'opérateur et l'opéré.

* * *

Voici quelques traits rapportés pour la plupart par Larrey: Le général Jean-Baptiste Albert, traversant la Bérézina, reçoit une balle à la tête. Il tombe. On lui donne des soins à l'endroit même de sa chute. On le panse, et, immédiatement, il reprend le commandement de sa brigade.

A Saint-Jean-d'Acre, le général Arrighi, duc de Padoue, est renversé d'un coup de feu. Il a une carotide coupée. Un de ses canonniers plonge le doigt dans la blessure pour arrêter le sang. Un caillot se forme probablement, et l'hémorragie a cessé quand Larrey arrive pour ligoter l'artère; le blessé, porté à l'ambulance, en réchappa.

Le général Daumesnil subissait l'amputation de la jambe en fumant sa pipe et en disant: "Ca va bien, elle me gênait".

Le général Lepic, tout perclus et paralysé par un rhumatisme articulaire, commande à Eylau, et, par son action, décide de la victoire.

En 1813 Rebsomen, qui fut plus tard commandant de la ville de Dieppe, heurte un agonisant à Hanau. C'est son fils, un jeune officier; il le charge sur son dos et le porte aux ambulances de Larrey. Le jeune homme a reçu dix-huit blessures! Mais toute l'armée croit Larrey capable de faire des miracles! Le pèrene doute pas que son fils guérisse. Larrey se met à l'oeuvre. Il ampute d'abord le blessé d'une jambe et d'un bras. Mais, hélas! plus de ligne à pansement! Il emploie sa propre chemise, sa cravate, des lambeaux de vêtements de soldats morts. Le jeune officier supporte toutes les souffrances sans faire entendre une plainte.

En Egypte le général Silly a le genou droit fracassé par un boulet. Amputé sur le terrain même, il allait être transporté aux ambulances quand, tout à coup, on entend: "Voilà les Anglais!" Larrey est tout seul, avec son blessé. Un fossé voisin est bordé par des câpriers. Larrey empoigne son amputé et se dissimule avec lui dans le trou. La cavalerie anglaise passe. Il achève alors de panser Silly, puis lui demande s'il a du courage. Et comme l'autre se dit prêt à tout, il le charge sur son dos et, toujours se cachant, il le transporte jusqu'à Alexandrie, où le général Silly acheva sa guérison.

Et de tels souvenirs sont réconfortants. Car, songez-y, la race des "grognards" de Napoléon n'est point usée et cette race, c'était de chez nous, nos aïeux qui marchaient sous les aigles impériales.

LES PERTES A LA GUERRE

Les conséquences du perfectionnement des armes

Au moment où se déroule une tragédie dont nous ne sommes pas les auteurs, il est bon de prévenir certaines impressions d'imagination décourageantes ou des allusions aux pertes que causent la grande portée et les effets meurtriers des armes modernes. On croit généralement qu'il en résultera ce qu'on a coutume d'appeler des "pertes effroyables" en hommes. Aussi faut-il redresser les idées à ce sujet à l'aide des statistiques établies après les dernières grandes guerres. Elles démontrent, en deux mots, que plus les armes se perfectionnent, plus le nombre des morts et des blessés diminue.

Voici des précisions qui mettront fin, il faut l'espérer, à une erreur démoralisante. Dès 1868, un grand penseur militaire, le colonel Ardant du Picq, du 10e de ligne (tué à l'ennemi sous Metz le 15 août 1870), écrivait ceci: "Combattre de loin est naturel à l'homme; du premier jour, toute son industrie n'a tendu qu'à obtenir ce résultat, et il continue... L'invention des armes à feu a diminué les pertes des vaincus dans les combats; leur perfectionnement l'a diminué et le diminue chaque jour. Ceci ressemble à un paradoxe; mais les chiffres sont là..."

Ne remontons pas plus haut que la guerre d'Italie du second Empire.

En 1859, à Magenta, 48,000 Franco-Sardes perdent 8%! 62,620 Autrichiens 9.2%. A Solférino, 151,000 Franco-Sardes perdent 8.9%; 133,000 Autrichiens, 10.3%. A noter que, pendant cette campagne, on employa pour la première fois le canon rayé de 4.

En 1866, à Koeniggraetz, les Prussiens (220,982) ont le fusil à aiguille et une artillerie médiocre; les Autrichiens (215,134) possèdent des canons excellents, mais sont encore armés du fusil à piston. Les Prussiens perdent 4%; les Autrichiens 11%.

En 1870, également, il existe une différence d'armement entre les deux adversaires. Les Allemands ont encore le fusil à aiguille, mais leur canon se chargeant par la culasse est très supérieur à notre matériel, qui date de 1859. Il est vrai que notre chassepot vaut mieux que le Dreyse.

Dans les affaires les plus sanglantes, à Froeschwiller, à Rezonville et à Saint-Privat, les Allemands perdent respectivement 11.22 et 10%, tandis que du côté français la proportion des hommes mis hors de combat est de 15.9 et 6.5%.

Pendant la guerre russo-turque à la bataille de Plewna (11 décembre 1877), les Russo-Roumains (120,000) ne perdent que 1.6%; les Turcs (36,000) environ 15%.

En Mandchourie, à Liao-Yang, "dans une lutte qui a duré dix jours", les Japonais ont mis en ligne 220,000 hommes et 750 canons; les Russes leur ont opposé 150,000 hommes et 600 pièces. Les premiers y ont perdu 30,000 hommes; leurs adversaires, 13,500 soit respectivement 13% et 9%. Qu'est-ce que ces pertes, réparties sur dix jours, comparées à celles des armées de 1870? Voyez plutôt.

A Froeschwiller, de 8 h. du matin à 4 heures du soir, les Allemands (71,500 engagés) ont eu 9,270 tués ou blessés, soit 13%, les Français (36,860), soit 21%.

A Rezonville, de 11 heures du matin à 9 heures du soir, les pertes des Allemands (63,000) sont de 15,800 hommes, soit 25%; les nôtres (113,000) de 11,460, soit 10%.

A Saint-Privat, la lutte est menée de 11 h. 45 du matin à 9 heures du soir, par 190,000 Allemands, contre 110,000 Français; elle coûte aux premiers 20,130 hommes hors de combat, soit 10%, et à nous 12,270, soit 11.5%. Encore faut-il ajouter que ce jour-là, dans l'espace de trente à trente-cinq minutes, de cinq heures un quart du soir à six heures moins un quart, la garde prussienne a perdu 309 officiers et 7,923 hommes.

Pendant les guerres dernières qui ont eu lieu dans les Balkans, les pertes des différents adversaires n'ont jamais dépassé 10% de l'effectif des combattants "engagés".

Les chiffres énoncés plus haut démontrent à n'en pas douter que parallèlement au perfectionnement des armes le nombre des pertes a diminué, et que sauf en des cas exceptionnels, on n'aura pas l'occasion d'enregistrer d'hécatombes pareilles à celles que prédisent certains pessimistes.

Ajoutons que les progrès accomplis au double point de vue de la chirurgie et de l'hygiène permettent de sauver trois et même quatre fois plus de blessés qu'autrefois.

LA FRESSION RUSSE SE FAIT SENTIR

Elle oblige les Allemands à retirer une partie de leur troupes de la frontière française.

Paris, 4.—On télégraphie d'Anvers que, depuis le 28 août, 160 trains alemands, transportant un corps d'armée avec armes et bagages, ont traversé la Belgique venant du sud-ouest et se dirigeant vers l'est. On pense que de mauvaises nouvelles, reçues du théâtre des opérations dans la Prusse orientale, obligent les Allemands à rappeler une partie de leurs troupes qui opèrent sur la frontière française.

De Copenhague vient la nouvelle que la circulation est suspendue sur les lignes de chemins de fer allemandes, qui sont occupées à transporter des troupes à la frontière de l'Est, où la pression russe se fait sentir.

On télégraphie de Bâle que le "Voswaerts" déclare que la situation de l'Allemagne est dangereuse, et qu'on amène des masses de troupes dans la Prusse orientale dans l'espoir d'arrêter l'invasion russe.

saurions omettre de dépeindre, sans manquer à tous nos devoirs de peintre et d'historien.

Le président rédigeait un rapport au comité de la société.

Ce rapport était sur grand papier et de la plus belle écriture du président.

Rosa se fit annoncer sous son simple nom de Rosa Gryphus, mais ce nom, si sonore qu'il fût, était inconnu du président, car Rosa fut refusée. Il est difficile de forcer les consignes en Hollande, pays des digues et des écluses.

Mais Rosa ne se rebuta point, elle s'était imposé une mission et s'était juré à elle-même de ne se laisser abattre ni par les rebuffades, ni par les brutalités, ni par les injures.

—Annoncez à M. le président, dit-elle, que je viens lui parler pour la tulipe noire.

Ces mots, non moins magiques que le fameux *Sésame, ouvre-toi*, des *Mille et une nuits*, lui servirent de *passe porte*. Grâce à ces mots, elle pénétra jusque dans le bureau du président van Systens, qu'elle trouva galamment en chemin pour venir à sa rencontre.

C'était un bon petit homme au corps grêle, représentant assez exactement la tige d'une fleur, dont la tête formait le calice, deux bras vagues et pendants simulaient la double feuille oblongue de la tulipe, un certain balancement qui lui était habituel complétait sa ressemblance avec cette fleur lorsqu'elle s'incline sous le souffle du vent.

Nous avons dit qu'il s'appelait M. van Systens.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, vous venez, dites-vous, de la part de la tulipe noire?

Pour M. le président de la Société horticole, la *Tulipa nigra* était une puissance de première ordre, qui pouvait bien, en sa qualité de reine des tulipes, envoyer des ambassadeurs.

—Oui, monsieur, répondit Rosa, je viens du moins pour vous parler d'elle.

—Elle se porte bien? fit van Systens avec un sourire de tendre vénération.

—Hélas! monsieur, je ne sais, dit Rosa.

—Comment! lui serait-il donc arrivé quelque malheur?

—Un bien grand, oui, monsieur, non pas àelle, mais à moi.

—Lequel?

—On me l'a volée.

—On vous a volé la tulipe noire?

—Oui, monsieur.

—Savez-vous qui?

—Oh! je m'en doute, mais je n'ose encore accuser.

—Mais la chose sera facile à vérifier.

—Comment cela?

—Depuis qu'on vous l'a volée, le voleur ne saurait être loin.

—Pourquoi ne peut-il être loin?

—Mais parce que je l'ai vue il n'y a pas deux heures.

—Vous avez vu la tulipe noire? s'écria Rosa en se précipitant vers M. van Systens.

—Comme je vous vois, mademoiselle.

—Mais où cela?

—Chez votre maître apparemment.

—Chez mon maître?

—Oui. N'êtes-vous pas au service de M. Isaac Boxtel.

—Moi?

—Sans doute, vous.

—Mais pour qui donc me prenez-vous, monsieur?

—Mais pour qui me prenez-vous, vous-même?

—Monsieur, je vous prends, je l'espère, pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour l'honorable M. van Systens, bourgmestre de Harlem et président de la Société horticole.

—Et vous venez me dire?

—Je viens vous dire, monsieur, que l'on m'a volé ma tulipe.

—Votre tulipe alors est celle de M. Boxtel. Alors, vous vous expliquez mal, mon enfant; ce n'est pas à vous, mais à M. Boxtel qu'on a volé la tulipe.

—Je vous répète, monsieur, que je ne sais pas ce que c'est que M. Boxtel et que voilà la première fois que j'entends prononcer son nom.

—Vous ne savez pas ce que c'est que M. Boxtel, et vous aviez aussi une tulipe noire.

—Mais, il y en a donc une autre? demanda Rosa, toute frissonnante.

—Il y a celle de M. Boxtel, oui.

—Comment est-elle?

—Noire, pardieu.

—Sans tache?

—Sans une seule tache, sans le moindre point.

—Et vous avez cette tulipe, elle est déposée ici?

—Non, mais elle y sera déposée, car, je dois en faire l'exhibition au comité avant que le prix ne soit décerné.

—Monsieur, s'écria Rosa, ce Boxtel, cet Isaac Boxtel, qui se dit propriétaire de la tulipe noire...

—Et qui l'est en effet.

—Monsieur, n'est-ce point un homme maigre?

—Oui.

—Chauve?

—Oui.

—Ayant l'oeil hagard?

—Je crois que oui.

—Inquiet, voûté, jambes torses?

—En vérité, vous faites le portrait, trait pour trait, de M. Boxtel.

—Monsieur, la tulipe est-elle dans un pot de faïence bleue et blanche à fleurs jaunâtres qui représentent une corbeille sur trois faces du pot?

—Ah! quant à cela, j'en suis moins sûr, j'ai plus regardé l'homme que le pot.

—Monsieur, c'est ma tulipe, c'est celle qui m'a été volée: monsieur, c'est mon bien; monsieur, je viens le réclamer ici devant vous, à vous.

—Oh! oh! fit M. van Systens en regardant Rosa. Quoi! vous venez réclamer ici la tulipe de M. Boxtel? Tudieu! vous êtes une hardie commère.

—Monsieur, dit Rosa un peu troublée de cet apostrophe, je ne dis pas que je vienne réclamer la tulipe de M. Boxtel, je dis que je viens réclamer la mienne.

—La vôtre!

—Oui; celle que j'ai plantée, élevée moi-même.

—Eh bien, allez trouver M. Boxtel à l'hôtellerie du Cygne-Blanc, vous vous arrangerez avec lui; quant à moi, comme le procès me paraît aussi difficile à juger que celui qui fut porté devant le feu roi Salomon, et que je n'ai pas la prétention d'avoir sa sagesse, je me contenterai de faire mon rapport, de constater l'existence de la tulipe noire et d'ordonnancer les cent mille florins à son inventeur. Adieu, mon enfant

—Oh! monsieur! monsieur! insista Rosa.

—Seulement, mon enfant, continua van Systens, comme vous êtes jolie, comme vous êtes jeune, comme vous n'êtes pas encore tout à fait pervertie, recevez mon conseil: Soyez prudente en cette affaire, car nous avons un tribunal et une prison à Harlem; de plus, nous sommes extrêmement chatouilleux sur l'honneur des tulipes. Allez, mon enfant, allez. M. Isaac Boxtel, hôtel du Cygne-Blanc.

Et M. van Systens, reprenant sa belle plume, continua son rapport interrompu.

XXVI

Un membre de la société horticole

Rosa, éperdue, presque folle de joie et de crainte, à l'idée que la tulipe noire était retrouvée, prit le chemin de l'hôtellerie du Cygne-Blanc, suivie toujours de son batelier, robuste enfant de la Frise, capable de dévorer à lui seul dix Boxtel.

Pendant la route, le batelier avait été mis au courant, il ne reculait pas devant la lutte, au cas où une lutte s'engagerait; seulement, ce cas échéant, il avait ordre de ménager la tulipe.

Mais arrivée dans le Grote Markt, Rosa s'arrêta tout à coup; une pensée subite venait de la saisir, semblable à cette Minerve d'Homère, qui saisit Achille par les cheveux, au moment où la colère va l'emporter.

—Mon Dieu! murmura-t-elle, j'ai fait une faute énorme, j'ai perdu peut-être et Cornélius, et la tulipe et moi!

J'ai donné l'éveil, j'ai donné des soupçons. Je ne suis qu'une femme, ces hommes peuvent se liguer contre moi, et alors je suis perdue.

—Oh! moi perdue, ce ne serait rien, mais Cornélius, mais la tulipe!

Elle se recueillit un moment.

—Si je vais chez ce Boxtel et que je ne le connaisse pas, si ce Boxtel n'est pas mon Jacob, si c'est un autre amateur qui, lui aussi, a découvert la tulipe noire, ou bien si ma tulipe a été volée par un autre que celui que je soupçonne, ou a déjà passé dans d'autres mains, si je ne reconnais pas l'homme, mais seulement ma tulipe, comment prouver que la tulipe est à moi?

D'un autre côté, si je reconnais ce Boxtel pour le faux Jacob, qui sait ce qu'il adviendra? Tandis que nous contesterons ensemble, la tulipe mourra! Oh! inspirez-moi, sainte Vierge! il s'agit du sort de ma vie, il s'agit du pauvre prisonnier qui expire peut-être en ce moment.

Cette prière faite, Rosa attendit pieusement l'inspiration qu'elle demandait au ciel.

Cependant un grand bruit bourdonnait à l'extrémité du Grote-Markt. Les gens couraient, les portes s'ouvraient; Rosa, seule, était insensible à tout ce mouvement de la population.

—Il faut, murmura-t-elle, retourner chez le président.

—Retournons, dit le batelier.

Ils prirent la petite rue de la Paille qui les mena droit au logis de M. van Systens, lequel, de sa plus belle écriture et avec sa meilleure plume, continuait de travailler à son rapport.

Partout, sur son passage, Rosa n'entendait parler que de la tulipe noire et du prix de cent mille florins; la nouvelle courait déjà la ville.

Rosa n'eut pas peu de peine à pénétrer de nouveau chez M. van Systens, qui cependant se sentit ému, comme la première fois, au mot magique de la tulipe noire.

Mais quand il reconnut Rosa, dont il avait, dans son esprit, fait une folle, ou pis que cela, la colère le prit et il voulut la renvoyer.

Mais Rosa joignit les mains et avec cet accent d'honnête vérité qui pénètre les coeurs;

(*A suivre.*)

AVIS A TOUS LES FRANCAIS

Pour satisfaire aux nombreuses demandes qui lui sont adressées et auxquelles il est matériellement impossible de répondre individuellement, le Conshl général de France au Canada invite ses compatriotes à se conformer aux instructions rappelées ci-dessous:

La mobilisation est générale et tout Français non encore libéré définitivement doit rejoindre au plus tôt.

Les mobilisables sont ceux qui, nés en 1894, sont appelés sous les drapeaux en 1914 et ceux qui, nés antérieurement, n'avaient pas encore accompli leurs 2 années de service lors de la promulgation de la loi du 7 août 1913, portant la durée de service à 28 ans; par conséquent sont appelés tous les hommes âgés de 20 à 48 ans, sauf ceux qui, sans atteindre cet âge, étaient libérés par les dispositions de l'ancienne loi.

Les Français réformés qui désirent reprendre du service et ceux qui ne sont pas encore appelés peuvent contracter un engagement volontaire en se rendant en France à leurs frais. Les étrangers peuvent s'enrôler dans la légion Etrangère, dans les mêmes conditions; le bureau français de Rouen notamment est autorisé à recevoir ces engagements.

Les engagements volontaires de Français sont acceptés à partir de 17 ans; il est prescrit pour les jeunes gens âgés de moins de 20 ans de produire le consentement de leurs parents.

Les agents des compagnies de chemins de fer en Canada ont ls instructions nécessaires pour que, sur production du fascicule de mobilisation ou d'une autre pièce en tenant lieu (livret miliatire, ordre d'appel ou acte de soumission), il soit remis aux mobilisables un billet pour Montréal.

Les familles des mobilisés ne peuvent les accompagner qu'en voyageant à leurs frais, de même que les réformés, les engagés volontaires et les membres de la Croix-Rouge.

—Montréal, 26 août 1914.

Communiqué par l'Agence Consulaire de France, Winnipeg.

UNE DEFAITE ECRASANTE DES AUTRICHIENS

Après sept jours de combats acharnés, en Galicie, les Autrichiens s'enfuient en désordre, abandonnant de nombreux canons et caissons de munitions

Petrograde (Saint-Pétersbourg) 5.—Le ministère de la guerre a publié le bulletin suivant:

"Après un combat de sept jours, l'armée russe s'est emparée de fortes positions fortifiées dans les environs de Lemberg, à environ 15 kilomètres de la ville. Les troupes russes se sont alors avancées sur les principaux forts.

"Après un combat acharné, les Autrichiens furent obligés, hier, de se replier en désordre, abandonnant de nombreuses pièces d'artillerie légère et d'artillerie lourde, des parcs d'artillerie et des fours de campagne.

"Notre avant-garde et notre cavalerie ont poursuivi l'ennemi, lui infligeant d'énormes pertes en tués, blessés et prisonniers.

"L'armée autrichienne opérant dans le voisinage de Lemberg, était composée des 3e, 11e et 12e corps et d'une partie des 7e et 14e corps.

"Cette armée semble avoir été complètement écrasée.

"Durant la poursuite par les troupes russes, les Autrichiens, qui s'enfuyaient de Guila Lipa, furent forcés d'abandonner 31 autres canons. Les chemins pris par nos troupes sont encombrés de parcs d'artillerie et de convois chargés de provisions de toutes sortes.

"Le nombre total des canons pris par les Russes dans les environs de Lemberg s'élève à 150."

* * *

Pétrograde (Saint-Pétersbourg) 5.—Le bulletin officiel suivant, a été publié aujourd'hui:

"Nos armées, envahissant la Galicie ont continué leur marche dans la direction de Lemberg. L'ennemi s'est retiré graduellement devant nos troupes. Nous avons saisi de nombreux canons, caissons et mitrailleuses.

"La poursuite continue.

"Près de Gmla-Lipa, l'ennemi occupait une forte position naturelle considérée comme imprenable.

"Dans un effort désespéré, ils tentèrent d'arrêter notre marche par une attaque de flanc, dans la direction de Kalusz.

"Nous avons repoussé les Autrichiens, leur infligeant de sérieuses pertes; nous avons enterré 14,800 ennemis, pris un drapeau, 32 canons, quantités de provisions; nous avons fait de nombreux prisonniers, parmi lesquels un général.

"Sur le front sud, dans la région de Varsovie, toutes les attaques autrichiennes ont été repoussées.

"Prenant l'offensive sur notre aile droite, nous avons obligé les Autrichiens à battre en retraite, nous emparant de 3 canons, 10 canons à tir rapide et avons fait plus de 1,000 prisonniers. D'après les prisonniers, eux-mêmes, les pertes autrichiennes sont très élevées.

* * *

Londres, 6.—L'Exchange Telegraph Company, publie une dépêche de son correspondant de Rome, transmettant le rapport officiel suivant publié à Vienne:

"Reconnaissant que la prise de Lemberg par les Russes, est inévitable, le gouverneur de cette province a transporté les archives de l'état et a donné des instructions au bourgmestre au sujet de l'attitude de la ville, après son occupation par les Russes.

Les journaux de Lemberfi, dit le correspondant, publient de longues listes des morts autrichiens, couvrant des pages entières.

Une dépêche de Rome au "Daily News" dit:

"Les Russes envahissent l'Allemagne dans le nord de la Glicie, avec l'intention de se diriger sur Koenigshutte, en Silésie prussienne; d'où ils marcheront probablement sur Berlin par Breslau.

LES SOCIALISTES FRANCAIS

"Ils doivent défendre de sol français", dit un manifeste de leur parti

Paris, 2.—Le parti socialiste a lancé un manifeste demandant instamment à M. Guesde de se joindre au nouveau cabinet de M. Viviani "au moment où l'avenir de la nation et la vie même de la France sont en jeu."

M. Guesde a accepté mercredi dernier de faire partie du cabinet sans être titulaire d'un portefeuille.

Le manifeste continue ainsi:

"Au moment même où l'un des centres de la vie industrielle et commerciale de la France est menacé, l'unité de la nation doit s'affirmer dans toute sa force. Il faut que la nation se soulève en masse pour défendre son sol et sa liberté. Le chef du gouvernement a pensé, avec raison, que, pour soutenir la nation dans cette lutte terrible, il devait avoir le support de tous, et particulièrement, de ceux qui, représentants du prolétariat émancipé, redoutent la puissance écrasante du despotisme."

Le manifeste ajoute que les ministres socialistes s'assureront que la vérité soit dite, montreront que la république est prête pour soutenir jusqu'au bout la lutte, et faciliteront la fabrication plus rapide des armes et des munitions.

Les socialistes comprennent qu'ils ne combattent pas seulement pour l'honneur de la France, mais aussi pour la liberté de la république et pour la civilisation, afin que le monde puisse ensuite jouir d'une paix durable. En agissant ainsi ils contribueront à assurer le bien-être de la patrie et le progrès de l'humanité.

LES PERTES ANGLAISES

La première liste des pertes anglaises en France.

Londres, 4.—Les pertes officielles, subies par la brigade de cavalerie et celles des trois divisions des forces anglaises en France, sont: tués, 36 officiers et 127 hommes; blessés, 57 officiers et 629 hommes; manquants, 95 officiers et 4,183 hommes.

Ce rapport fut reçu à Londres des quartiers généraux français.

LE MOUVEMENT TOURNANT DES ALLEMANDS

Il se poursuit sans toucher Paris, et l'ennemi marche vers le sud-est. — Le général Joffre prêt pour l'attaque extrême.

Paris, 7.—Un communiqué officiel dit:

"L'ennemi poursuit son large mouvement tournant. Il continue à laisser sur sa droite le camp retranché de Paris et à marcher dans la direction du sud-est."

Une dépêche de Bordeaux dit que le général Joffre a informé aujourd'hui le ministre de la guerre, qu'il était prêt à faire face au suprême assaut de l'ennemi. Le général a ajouté qu'il s'attendait à tout instant à ce que le combat commence.

Quoique les renseignements soient peu nombreux, on croit que les lignes allemandes en face de Paris s'étendent aujourd'hui de Beauvais à Château-Thierry, sur la Marne, en passant par Senlis et La Ferté-sous-Jouarre.

Une forte colonne allemande a été signalée à La Ferté-sous-Jouarre, à 50 kilomètres de la ligne des forts qui défendent Paris.

Des reconnaissances de uhlans ont été vues à une petite distance des forts avancés de Paris, mais on n'a ici aucun renseignement sur la position de l'aile droite de l'armée allemande, si ce n'est qu'elle se trouve à l'est de Paris.

Il n'y a eu aucun combat sérieux depuis 24 heures sur les lignes où les armées opposées sont en contact.

Les Allemands maintienent leurs positions et y amènent des troupes fraîches; tout indique qu'ils vont prochainement recommencer l'attaque avec des forces énormes. Mais la rapide retraite des alliés a fait échouer le plan que les Allemands avaient dressé pour les faire tomber dans un piège et l'on croit que l'état-major général allemand est en train d'élaborer un nouveau plan. Les combats d'avant-gardes sont constants sur toute la ligne quelques-uns même sont acharnés, mais, seules des reconnaissances de cavalerie y prennent part.

On croit, ici, que le plan général de l'état-major allemand est de masquer Paris et les autres principales forteresses françaises, sans essayer de les attaquer ou de s'en emparer avant d'avoir réussi à forcer les alliés à livrer une bataille décisive.

* * *

Berlin, 5 (dépêche reçue à la station de télégraphie sans fil de Sayville, L. I.).—Reims est tombé aux mains des Allemands sans aucune résistance.

Jusqu'à ce jour, l'armée du général von Buelow a capturé 12,000 prisonniers, 260 pièces lourdes, 150 pièces de campagne et 6 drapeaux.

CE SERA LA GUERRE A OUTRANCE

L'Angleterre, la France et la Russie s'engagent à ne pas accepter séparément des propositions de paix

Londres, 7.—La Russie, la France et l'Angleterre ont signé aujourd'hui une convention dans laquelle il a été stipulé qu'aucune des trois nations ne ferait la paix sans le consentement des deux autres.

Voici le texte du protocole signé aujourd'hui par les représentants de l'Angleterre, de la France et de la Russie:

"Les sousignés, dûment autorisés à ce sujet par leurs gouvernements respectifs, déclarent ce qui suit:

"Les gouvernements anglais, français et russes prenent l'engagement mutuel de ne pas conclure la paix séparément pendant tout le cours de la guerre actuelle. Les trois gouvernements agréent aussi à ce que, quand les termes de la paix seront discutés, aucun des alliés ne proposera des conditions de paix, sans l'assentiment préalable de chacun des autres alliés.

"En foi de quoi, les soussignés ont signé cette déclaration, et y ont opposé leurs sceaux.

"Fait à Londres, en triple, le cinquième jour de septembre, en l'an dix-neuf cent quatorze.

"(Signé) E. Grey, secrétaire des affaires étrangères anglaises; Paul Cambon, ambassadeur de France en Angleterre; Benckendorff, ambassadeur de Russie en Angleterre."

L'ADMIRABLE RESISTANCE DES TROUPES ANGLAISES

Malgré les incessantes attaques d'un ennemi bien supérieur en nombre, les Anglais se retirent en bon ordre

Londres, 2.—Le bureau officiel de la presse communique la déclaration suivante de lord Kitchener:

"Quoique nous n'ayons pas encore reçu toutes les dépêches de sir John French concernant la récente bataille, il est maintenant possible de dire quelle a été la part des Anglais dans les opérations qui viennent d'avoir lieu.

"La bataille a, en somme, duré quatre jours: les 23, 24, 25 et 26 août. Pendant toute cette période, l'armée anglaise, agissant en conformité d'un mouvement général des armées françaises, fut occupée à tenir en échec l'avance allemande et à se retirer sur de nouvelles lignes de défense.

"La bataille s'engagea à Mons le dimanche 23. Pendant toute la journée et une partie de la nuit, les attaques furieuses et répétées des Allemands furent complètement repoussées par les lignes anglaises. Le lundi 24, les Allemands, supérieurs en nombre, firent des efforts énormes pour couper la ligne de retraite de l'armée anglaise et la rejeter dans la forteresse de Maubeuge.

"Grâce à la solidité et à l'adresse des troupes anglaises, ils ne purent y réussir et la retraite des Anglais s'effectua en bon ordre et, comme le jour précédent, des pertes, de beaucoup supérieures aux nôtres, furent infligées à l'ennemi, qui s'avançait et chargeait nos lignes en formation à rangs serrés et en masses énormes.

"Le retirement des troupes anglaises continua le 25. Le combat fut incessant, mais beaucoup moins intense que les deux jours précédents, et le 25 au soir, l'armée anglaise occupait une ligne passant par Cambrai, Landrecies et Le Cateau.

"On avait l'intention de continuer le mouvement de retraite au point du jour, le 26, mais l'attaque allemande, à laquelle prirent part cinq corps d'armée, fut si pressée et si terrible, qu'on ne put mettre ce plan à exécution que dans l'après-midi.

"Ce jour-là, le combat fut des plus acharnés. Nos troupes offrirent à l'ennemi une superbe résistance et, malgré les conditions d'infériorité numérique où elles se trouvaient, parvinrent à se retirer en bon ordre, mais en subissant de sérieuses pertes et sous un feu d'artillerie terrible. Il ne tomba aux mains de l'ennemi que les canons dont tous les chevaux avaient été tués ou qui avaient été brisés par les obus.

"Le général French estime que, pendant toute la durée de ces opérations, du 23 au 26 inclusivement, ses pertes se sont élevées à 5,000 ou 6,000 hommes.

"Par contre les pertes subies par les Allemands, au cours de leurs attaques à découvert et en rangs serrés, sont en dehors de toutes proportions avec les nôtres.

"Un exemple: à Laudrecies, le 25 août, une brigade d'infanterie allemande s'avança en ordre serré dans une rue étroite, qui était ainsi remplie de soldats. Nos mitrailleuses, amenées en hâte de l'autre bout de la ville furent braquées sur ce but entièrement balayée. Une panique effrayante s'en suivit et l'on peut estimer à plus de 800 le nombre des morts et des blessés allemands laissés dans cette seule rue.

"Un autre incident, choisi parmi beaucoup d'autres, est la charge de la division de cavalerie de la garde contre la 12me brigade de cavalerie anglaise, qui repoussa la cavalerie allemande en désordre et lui infligea des pertes énormes. Ces faits sont des exemples de ce qui s'est passé tout le long de la ligne pendant ces combats où les Allemands ont payé très cher chaque pas en avant qu'ils ont fait.

"Depuis le 26, exception faite de quelques engagements de cavalerie, l'armée anglaise n'a pas été molestée. Elle s'est reposée et reformée. Déjà elle a reçu des renforts dont le nombre est double des pertes subies. Tous les canons ont été remplacés et notre armée est de nouveau prête à prendre part à une nouvelle bataille sans que sa force soit diminuée, ni son moral atteint.

"Aujourd'hui les nouvelles sont encore bonnes. L'armée anglaise n'a pas été engagée, mais les armées françaises, agissant vigoureusement, ont, à l'aile droite comme à l'aile gauche, repoussé l'attaque allemande.

"Sir John French rapporte aussi que, le 28 août, la 5me brigade de cavalerie anglaise fut engagée avec la cavalerie allemande en un combat au cours duquel le 12me lanciers et les Royal Scots Greys mirent l'ennemi en déroute en tuant et blessant un grand nombre.

"Il est nécessaire de ne pas oublier que les opérations en France s'étendent sur une vaste ligne dont notre armée ne forme que l'une des ailes.

"La position stratégique des alliés est telle maintenant qu'une victoire décisive serait probablement fatale aux Allemands, alors que la continuation de la résistance, si elle se prolonge, ne peut aboutir qu'à un seul résultat."

EN BELGIQUE

Anvers, 3.—L'armée belge entreprend une série de mouvements offensifs ayant pour but de couper les lignes de communications allemandes en Belgique.

Les Allemands ont été obligés de retirer de Belgique une grande partie du corps d'occupation pour renforcer l'armée allemande de la Prusse orientale qui est fortement pressée par les Russes.

Le roi Albert et l'état-major général ont tenu une longue conférence aujourd'hui.

Précédemment, on pouvait remarquer une grande activité dans les camps de concentration situés juste en dehors de la première ligne de fortifications et on croit que l'armée tout entière se prépare à un grand mouvement offensif.

PARENTES ROYALES

Les liens de famille des souverains d'Europe

Tandis que l'Europe en armes voit les différents peuples se ruer les uns contre les autres, il n'est pas sans intérêt de rappeler quels liens étroits de parenté relient entre eux les souverains actuellement aux prises. Considération assez mélancolique, au fond, et qui montre combien peu pèsent les liens de famille dans les furieux conflits où les peuples, par l'agression brutale de deux empires germaniques, se trouvent maintenant engagés.

Le roi d'Angleterre, le tsar, l'empereur d'Allemagne sont en effet cousins germains. La mère de Guillaume II, la princesse Victoria d'Angleterre, était en effet la soeur du roi Edouard VII, le père de Georges V notre allié d'aujourd'hui. Georges V, d'autre part, se trouve le cousin germain du tsar par sa mère, la reine douanière Alexandra, princesse de Danemark, et soeur de l'impératrice douairière de Russie, Maria Feodorovna, que le gouvernement allemand a expulsée d'Allemagne avec une grossièreté si odieuse.

Le roi Albert de Belgique, qui vient de prendre le commandement de l'armée belge défendant l'indépendance de son pays, attaqué au mépris du droit des gens, n'est le proche allié à aucun de ces trois souverains. Sans parler cependant de sa parenté déjà un peu lointaine avec la maison royale d'Angleterre par la maison Saxe-Cobourg et Gotha, à laquelle appartenaient son grand-père, le premier roi des Belges Leopold 1er, et le prince-consort, époux de la reine Victoria d'Angleterre et père d'Edouard VII, il se rattache, par sa mère, à la maison des Hohenzollern, dont sont les rois de Prusse.

Le comte de Flandre, père du roi Albert de Belgique, avait épousé en effet la princesse Marie de Hohenzollern, de la maison princière de ce nom. Il est vrai que la branche princière de Hohenzollern à laquelle appartient le roi Charles de Roumanie, frère de la comtesse de Flandre, constitue une branche séparée depuis plusieurs siècles de la maison royale de Prusse, et que depuis la réforme (la branche princière est restée catholique), les unions entre l'une et l'autre sont à peu près sans exemple.

L'AIDE AUX DRAPEAUX

NOUVELLES SOUSCRIPTIONS

Entremis par Mmes Gautier, Bourgouin et Haggarty	$379.00
Can. Consolidated Rubber Co.	25.00
Gutta Percha and Rubber Co., Ltd.	25.00
Entremis par Mmes Gautier, Bourgouin et Haggarty: Contenu des boîtes	740.77
Entremis par Mmes Gautier et White	12.60
Entremis par Mmes Gautier, Bourgouin et White	21.00
Entremis par M. Jules Colon	35.25
J.-T. Dumouchel, Saint-Pierre	25.00
Anonyme, Saint-Boniface	10.00
J. Burke	10.00
P. Gevaert	50.00
L.-G. Legrand	100.00
Entremis par Mmes Gautier, Haggarty et Bourgouin	79.25
Entremis par Mmes Gautier, Haggarty et Bourgouin	46.00
Entremis par Mmes Cyr et Lemieux: Souscriptions de Saint-Boniface	900.00
Entremise: G.-A. Bernhardt	50.00
W. L.	15.00
John J. McGuiren	10.00
L. Schickele	5.00
E. L. Drewry's Redwood factories	25.00
Autres souscriptions	108.00

FANNYSTELLE

F. Mollot	5.00
M. Mollot	5.00
Alice Mollot	.25
J. Mollot	.25
J. Mollot	.25
G. Mollot	.25
E. Guyot	1.00
A. Guyot	1.00
J. Guyot	1.00
M. Arnal	2.00
O. Arnal	2.00
B. Arnal	1.00
A. Arnal	1.00
E. Painchaud	.50
Ph. Painchaud	1.00
J. Durocher	1.00
Fred Manynosar	1.00
Jos. Villeneuve	1.00
T. Vézina	.50
A. Normandeau	.50
F. Normandeau	1.00
P. Jacquin	1.00
E. Lavigne	1.00
M. Langlois	.25
O. Hamel	1.00
P. Payler	.50
A. Rocan	.50
P. Boislit	.50
H. Payette	.50
O. Lavigne	.50
A. Hamel	.50
R. Hamel	1.00
H. Provencher	.50
J. Mick	.50
H. Brabant	1.00
C. Lambert	.50
J. McDonald	.50
D. Cyrenne	.50
G. Ménard	1.00
O. Bourque	.50
O. Dureault	1.00
L. Dureault	1.00
E. Dureault	1.00
Jos. Piché	1.00
Ch. Piché	1.00
H. Piché	1.00
M. Arcan	.50
A. Morissette	.25
A. Piché	.25
M. Piché	.25
Ed. Poirier	.50
J. Painchaud	.25
Mme Guilbault	.25
P. Bouvier	.50
A. Désilets	1.00
E. Beaulieu	.50
V. Blanchette	.50
U. Boisvert	1.00
O. Cyrenne	.50
J. Lepine	1.00
R. Gaston	.50
A. Brown	.50
B. Ladéroute	.25
D. Landreville	.50
J. Bernard	.50
A. Vigneure	.25
A. Gillière	.50
M. Faine	.50
P. Côté	1.00
M. Fauberge	.50
J. Lanner	.25
P. Sauvé	.50
H. Guaine	.50
H. Beaudry	.50
E. Guaine	.50
J. Label	1.00
J. Bartlett	.50
J. Rochette	.50
E. Côté	1.00
Ad. Piché	1.00
Al. Piché	1.00
Al. Hamel	.25
A. Béliveau	2.00
A. Castagnier	1.00
Ch. Cyrenne	.50
N. Plebska	.25
A. Levasseur	.50
E. Guilbault	.50
J. Black	.25
J. Kissack	1.00

SAINT-PIERRE

Rév. J.-M.-A. Jolys	$ 25.00
Ovide Préfontaine	10.00
Edouard Dumesnil	5.00
Henri Carrière	5.00
Rév. Père Hella	5.00
Evariste Hébert	5.00
Georges Renuart	5.00
Paul St-Arnaud	3.00
Ernest L'Heureux	2.00
Philippe Miron	1.00
Nicolas Sicotte	1.00
Joseph Lambert	1.00
Alexis Carrière	1.00
Olivier Joubert	2.00
Ovide Rougeau	1.00
Delphis Fréchette	1.00
Alfred Renault	1.00
Alfred Lamoureux	.50
Alfred Sicotte	.50

LES ATROCITES ALLEMANDES

Le témoignage d'une Américaine

Paris, 7.—Mme Herman Harjes, femme d'un banquier de Paris, a été frappée d'horreur à l'arrivée de réfugiés belges à la gare du Nord.

"La gare, dit Mme Harjes, ressemblait à un charnier. J'ai assisté au plus triste spectacle que l'on puisse imaginer, et il est impossible de se faire une idée des tortures et cruautés que ces pauvres infortunés ont eu à endurer.

"J'ai vu de nombreux garçons, à qui les Allemands avaient coupé les deux mains, pour qu'il leur soit impossible de porter un fusil. Ce spectacle était horrible et répugnant.

"La vue des pauvres bébés sans secours, couchés sur le froid et humide sol cimenté et réclamant à manger était suffisante pour arracher des larmes à toute mère de famille.

"Une mère, avec douze enfants, disait:

"—Qu'allons-nous devenir? Il semble impossible de souffrir davantage. J'ai vu mon mari attaché à un réverbère; il fut bâillonné et torturé à l'aide de baïonnettes. Ayant essayé d'intercéder en sa faveur, je fus projetée à terre d'un coup de crosse et laissée sans connaissance.

"Je n'ai plus revu mon mari."



SA SAINTETE BENOIT XV

NOTES BIOGRAPHIQUES

Le nom de Mgr Jacques della Chiesa est indissolublement uni à celui du cardinal Rampolla. De 1883 à 1903, c'est-à-dire durant vingt ans, Mgr della Chiesa fut, sans discontinuité, le collaborateur intime du nonce de Madrid d'abord, du secrétaire d'Etat de Léon XIII ensuite. C'a été, de la part de S. S. Pie X, une délicate pensée que de l'appeler à remplacer, en quelque manière dans le Sacré Collège, l'éminente personnalité dont l'archevêque de Bologne est comme la mémoire vivante. Mais le Souverain Pontife a voulu, en même temps, à la fois honorer de la pourpre l'antique siège de Bologne et sanctionner les mérites du nouveau cardinal.

Né à Pegni, dans le diocèse de Gênes, le 21 novembre 1854, d'une famille ornée du marquisat, Jacques della Chiesa vint faire à Rome ses études de philosophie et de théologie. Il reçut au Séminaire Capranica—comme le cardinal Rampolla lui-même et LL. EE. les cardinaux Vannutelli— la formation ecclésiastique, et suivit les cours du collège romain. On y a gardé le souvenir des brillants succès qui marquèrent, sans interruption, les études du futur cardinal.

Les ayant couronnées par plusieurs doctorats, le jeune prêtre séjourna ensuite à l'Académie des nobles ecclésiastiques où il compléta sa formation par les études spéciales, requises pour la carrière diplomatique.

Les qualités intellectuelles du prélat expliquent la confiance que lui accordèrent tout de suite ses supérieurs. Esprit remarquablement agile, pénétrant avec rapidité jusqu'au noeud des questions les plus difficiles, Mgr della Chiesa a le don de la rédaction aisée et élégante. Avec cela, une mémoire facile qui organise ses souvenirs et ne perd rien de ce qu'il lui a confié. Le caractère est à la hauteur du talent. Discret, comme on sait l'être à Rome, d'une droiture inflexible et d'une fidélité exquise, Mgr della Chiesa est, par-dessus tout, un prêtre remarquablement pieux.

Il fut, durant plusieurs années, le supérieur du Tiers-Ordre franciscain que le regretté cardinal Vivès avait institué, pour les ecclésiastiques, dans la chapelle de la Maison internationale des Prêtres de la Mission, et que l'actuel évêque de Bergame, Mgr Radini-Tedeschi, avait dirigée avant lui. Nul ne fut plus assidu aux réunions de la Fraternité dont il présidait la retraite mensuelle, et ce n'est sans doute pas un petit éloge si l'on songe aux multiples travaux qui lui incombaient comme substitut du cardinal secrétaire d'Etat.

La carrière de Mgr della Chiesa est connue: elle se confond d'abord, comme nous l'avons dit, avec celle du cardinal Rampolla lui-même. Mgr della Chiesa entra à la secrétairerie d'Etat en 1887 comme "minutante"; il fut nommé substitut du cardinal secrétaire d'Etat en avril 1901, quand Mgr Tripepi fut créé cardinal. Il continua ces fonctions, après la mort de Léon XIII, quand S. Em. le cardinal Merry del Val succéda, comme pro-secrétaire d'Etat, au cardinal Rampolla. Il les remplit durant près de quatre ans, et quand celui-ci, à la mort du cardinal Svampa, destina le zélé prélat à cette lourde succession, il voulut le sacrer lui-même dans la chapelle Sixtine.

Il fut secrétaire du Chiffre le 23 avril 1901, et consultant du Saint-Office le 30 mai 1901. Le 16 décembre 1907, il fut nommé archevêque de Bologne, succédant au cardinal Svampa. Il fut sacré le 2 décembre de la même année dans la chapelle Sixtine, par Sa Sainteté Pie X. Le 23 février 1908 il fut intronisé.

Trois jours avant son élévation à la prélature, on l'avait nommé Nonce papal à Madrid, mais cette nomination se trouva biffée. A l'époque de la nomination de Mgr Chiesa on répétait à Rome qu'elle avait été dictée surtout par le désir de donner un adversaire aux idées modernistes.

Depuis 174 ans aucun pape n'a porté le nom de Benoit. En 1740 le cardinal Prospero Lambertini jeta son dévolu sur ce nom. Fait intéressant à remarquer, le nouveau pape était archevêque de Bologne, tandis que le dernier pape de ce nom, Benoit XIV, était natif de cette même ville.

Les travaux apostoliques ne prirent pas Mgr della Chiesa au dépourvu. Il aimait à se délasser de son absorbant labeur, comme substitut du secrétaire d'Etat, par l'exercice du saint ministère. Il entendait assidûment les confessions à l'église Saint-Eustache. Il aimait à adresser la parole de Dieu, surtout aux pélérins, et ses auditeurs n'ont pas oublié la doctrine solide et la profonde piété qui caractérisaient ses allocutions.

Ainsi put-il soutenir l'héritage du cardinal Svampa, qui ne laissait pas d'être redoutable. Sur cette vile de Bologne, qu'un tempérament ombrageux et des traditions de haute culture intellectuelle rendent si difficile à saisir, le cardinal Svampa exerçait un prestige incontesté.

Mgr della Chiesa conquit l'estime de ses diocésains par la justesse de son jugement, par la sûreté de ses relations, par la distinction de son esprit et par l'édification d'une vie profondément sacerdotale.

ST-BONIFACE

Mmes Cusson et Dusseault sont revenus hier d'Europe. Elles faisaient partie du groupe des pèlerins canadiens à Lourdes.

* * *

On nous annonce que des cours de solfège seront donnés gratis aux personnes qui désirent se joindre à la Fanfare LaVérendrye. On voudra bien s'adresser à M. Salé, 111 rue Masson.

* * *

M. Maurice Dumousseau, chef du département d'impressions à la West Canada Publishing Co., de Winnipeg, partira samedi pour prendre son poste dans l'armée française. Cinq de ses frères servent déjà sous les drapeaux.

Nous lui souhaitons bon voyage et un prompt retour.

SEPULTURE

1er septembre. Irma Genens, fille de Richard Genens, décédée à l'âge de cinq mois.

* * *

BAPTEMES

1 septembre. Marie-Angéline, fille de Hormisdas Dupont et de Angèle Compeyré. Parrain, M. Roger Goulet; marraine Mme R. Goulet.

1 septembre. Joseph-Arthur, fille de Arthur St-Laurent et de Emma Défossés. Parrain, Joseph Hamel; marraine, Blanche Défossés.

3 septembre. Joseph-Henri, fils de Alfred Despatis et de Evelina Phaneuf. Parrain, Henri Despatis; marraine, Blanche Despatis.

4 septembre. Joseph-Pierre, fils de H.-M. Couture et de Eva Desmarais. Parrain, Pierre Couture; marraine, Philomène Cusson.

6 septembre. Marie-Louise, fille de Gustave De Dutscher et de Augusta Vanneste. Parrain, André Vanneste; marraine, Florence Vanneste.

6 septembre. Joseph-Arthur, fils de Ernest Michaud et de Joséphine Leveillé. Parrain, Pierre Desrosiers; marraine, Albertine Joly.

6 septembre. Marie-Rose, fille de Ernest Michaud et de Joséphine Leveillé. Parrain, J.-A. Rousseau; marraine, Hélène Camirand.

6 septembre. Joseph-Aimé, fils de Albert Lecours et de Amanda Campagna. Parrain, E.-N. Bourgouin; marraine, Eva Coutu.

6 septembre. Nancy-Elizabeth, fille de David Riel et de Anny Vermette. Parrain, William Vermette; marraine, Nancy Frobischer.

6 septembre. Marie-Jeanne, fille de Roméo Descoteaux et de Delphine Bonnetteau. Parrain, Lucien Charron; marraine, Yvonne Descoteaux.

6 septembre. Marie-Agnès, fille de Joseph-Alfred Bleau et de Lorenza Savoie. Parrain, J.-A. Bleau; marraine, Agnès Clément.

SACRE COEUR

Le R. P. Portélance, o.m.i., retenu à sa chambre depuis trois semaines à la suite d'un accident au genou, va mieux, et il espère reprendre son travail bientôt.

* * *

Mercredi matin à 8.30 h. sera chanté le service anniversaire de Mme Louis Huot. Les Dames de Sainte-Anne sont priées d'y assister.

* * *

Mercredi soir, à 8 heures, tous les membres de la Chorale, dames et messieurs, se réuniront dans leur salle d'exercice pour discuter les intérêts de la Société. Les nouveaux qui désirent faire partie du choeur sont invités à assister à l'assemblée.

* * *

Jeudi à 9 heures sera chanté un service funèbre pour Sa Sainteté Pie X.

* * *

Dimanche midi, Mgr Breynat, o.m.i., Vicaire Apostolique du Mackenzie, accompagné du R. P. Camille Lefebvre, o.m.i., confrère de classe de notre curé, prenait le dîner au presbytère.

* * *

Mme P. L'Heureux est revenue hier d'Europe. Elle était au nombre des pélerins canadiens à Lourdes.

* * *

Mme Collon, professeur de piano, 55 rue Margaretta, Winnipeg, prévient ses élèves et les personnes désireuses d'apprendre la musique qu'elle est de retour de la campagne et reprend ses leçons.

TURCOS ET SENEGALAIS

Leurs exploits en Belgique

Paris, 2.—Un soldat d'infanterie coloniale, blessé à Charleroi et amené dans un hôpital de Chartres, a raconté ainsi ce qu'il a vu de la bataille au correspondant du "Matin":

—Mes camarades africains et moi nous nous sommes trouvés en face de la garde prussienne. Nous nous sommes avancés, par bonds, au milieu du sifflement des balles, nous abritant derrière tout ce que nous rencontrions. Nous étions complètement grisés de joie de nous battre.

"Il serait impossible de dire combien de temps dura le combat. Tout ce que je me rappelle, c'est que nous avons tiré notre dernier coup de fusil quand nous étions à environ 50 mètres de l'ennemi. Alors, ce fut la charge à la baïonnette sans merci. Elle nous aurait donné la victoire, car il n'y a pas de soldats au monde qui puissent résister à la charge des turcos.

"Mais, hélas! les efforts de mon régiment furent brisés par le feu des mitrailleuses, habilement dissimulés dans les ruines d'une vieille fabrique. Il nous fallut battre en retraite en subissant de grosses pertes; mais nous avons la consolation de nous dire que nous avons creusé d'énormes trouées dans les meilleures troupes du kaiser."

Tous ceux qui ont été blessés à Charleroi s'accordent à dire qu'alors que le tir de l'infanterie allemande était défectueux, les Allemands emploient, avec beaucoup d'adresse, les mitrailleuses. Celles-ci, toutefois, sont facilement démasquées et les canons français de 75 millimètres les réduisent au silence deux minutes après qu'elles sont découvertes.

Un turco a eu la bonne fortune de faire prisonnier, à lui tout seul, un capitaine allemand.

Après l'avoir désarmé avec soin, il le conduisait, plein d'un orgueil bien pardonnable, en arrière de la ligne de bataille, lorsque l'officier allemand, pris d'un violent accès de rage, se mit à insulter le turco. L'Africain le contraignit alors à porter son sac et son équipement puis, plaçant sur sa tête une casserole, il fit traverser à son insulteur les lignes françaises, au milieu d'un énorme éclat de rire.

Le "Matin" annonce aussi l'arrivée à Paris d'un groupe de Sénégalais blessés et répète l'histoire, racontée par l'un d'eux, de la capture, par dix-huit Sénégalais, d'une mitrailleuse défendue par des dragons allemands. Les dix-huit Sénégalais s'élancèrent, baïonnette au canon, et s'emparèrent de la mitrailleuse, des munitions et de tout le détachement.

Les Sénégalais semblent prendre leurs blessures en bonne part, et la plupart d'entre eux, à leur arrivée, fumaient béatement de longues pipes de porcelaine allemandes. Ils ont pris ces pipes aux Allemands. Cependant, il y a une chose dont les Sénégalais se plaignent: c'est d'être obligés d'avoir des chaussures aux pieds pendant le combat.

On dit qu'à Chaleroi, avant d'aller se battre, ils se sont déchaussés et ont jeté au loin leurs brodequins. Quand ils revinrent, ils avaient aux pieds des chaussures allemandes de façon à ne pas être punis pour avoir perdu une partie de leur équipement.

ABOMINABLE VIOLATION DES LOIS DE LA GUERRE

Les Allemands bombardent Malines et Heyst parce que les Belges refusent de rendre un des forts d'Anvers

Paris, 4.—Une dépêche d'Anvers annonce que les Allemands ont bombardé Malines. Au préalable ils envoyèrent à Anvers un messager, qui demanda la reddition d'un des forts extérieurs d'Anvers, et déclara, qu'en cas de refus, la ville de Malines serait bombardée. La réponse n'en fut pas moins hautement négative.

Peu après les Allemands occupèrent partiellement Malines, puis, avant de se retirer vers le sud, bombardèrent Malines et Heyst. Ces bombardements de deux villes ouvertes et pas défendues constituent d'abominables violations des lois internationales de la guerre.